

Jean-Louis Lippert

ajiaco

Chapitre 1

www.spherisme.be

Miroir Sphérique

Avant légende

« Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus ; et, ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes. »

GENESE

« Il n'y a de secret dans le ciel et sur la terre qui ne soit écrit dans le livre explicite. »

CORAN

« Au fond de cette éternité, je vis que l'amour unissait toutes choses comme pour lier, en un seul livre, tous les feuillets épars d'un même ouvrage universel. »

DANTE

« Personne ne peut écrire un livre. »

BORGES

« *Accomplir jusqu'au bout ta propre prophétie* »

ARAGON

(

S'en souviennent l'archange et le dragon dans le ciel

Qu'à l'approche du solstice de l'été 2004
Un cyclone tropical oillé sur les Caraïbes
Dévia de sa route pour franchir l'Atlantique
Et se dirigea vers un autre archipel, celui des Cyclades
Avant d'exploser au Nord du Vieux continent
Non sans trouer la mémoire de l'Europe
S'en souviennent Dieu et le diable

Qu'on avait donné au cyclone le nom d'Eva

)

Rengaine d'une idole des vitrines

Oyez, dames et lords, celle qui ne vous parle pas sans remords... Car je suis un objet qui s'exprime comme un sujet, quand les sujets la bouclent ainsi que des objets. Le marché n'a-t-il pas œuvré pour l'émancipation du statut de l'objet, devenu l'unique porteur de paroles ? Il fallait vendre aux sujets des objets, et un pur objet muet ne pouvait entretenir ce rapport intime avec les sujets. C'est donc un objet transformé, doué d'attributs surnaturels, qui devait nouer ce lien nécessaire au marché. Mais qui sait si les objets ne regrettent pas leur ancien état, vers lequel ont tendu les sujets humains ?

Je suis une valeur d'échange dépourvue de tout usage. L'art du trafic d'image et du camouflage, ça ma connaît. Comme Juan-Luis de Loyola, lorsqu'il maquille les valeurs de la tour Panoptic. Si je suis une marchandise interchangeable, un minime détail me distingue pourtant. Taillée dans le bois d'un figuier tropical, j'ai connu les ruines de Troie, les cendres de Carthage, les flammes de Moscou, pour me retrouver dans une décharge aux ordures de la capitale d'Europe. Vous me demandez comment ? Il y faudrait une mélopée qui raconterait l'histoire des hommes. Je laisse à l'aède ce travail, pour qui l'histoire est trace d'un dieu dont les hommes ont perdu la mémoire.

Nous n'en sommes qu'au seuil du labyrinthe, et déjà me parvient la plainte ordinaire du lecteur en ces temps où l'industrie du livre interdit que soit fait référence au dédale du monde. Offrons-lui donc un signe, comme je l'ai fait jadis pour ce vieil homme sous les feux du néon, dans cette vitrine bruxelloise où nul n'aurait jamais deviné, sous les artifices d'un gadget en bois des îles, ayant la forme d'un oiseau-serpent, l'archaïque palladium qui appartenait au trésor de Priam...

Maiak

AVANT LEGENDE

est l'histoire qui précède l'Histoire, dont chacun possède le chiffre sacré, même si lieux et âges diffèrent comme noms d'êtres ou de peuplades. L'essentiel est la source commune où demeure une eau de feu pure. Avant légende, l'histoire de cette source où s'abreuvent les racines de l'arbre génésiaque. Avant légende encore, le message d'un ange-dragon, d'un oiseau-serpent, d'une fée-sorcière éclosée et mûrie comme fruit de cet arbre.

C'est une tranquille fin de semaine du printemps 1994. J'entame une trilogie ayant pour nom *Maiak*. Le sept avril vient d'exploser au Rwanda l'avion d'Habyarimana, signataire forcé des accords d'Arusha. A la même heure se retrouve suicidée, dans son bureau de l'Elysée, l'éminence grise de Mitterrand pour les affaires africaines. L'ethnocide a commencé, protégé par une *Opération Turquoise* ayant pour but de maintenir un *statu quo* dictatorial autour du Congo. J'en conclus *Mamiwata*, qui sera « publié » cet automne sous la signature de Juan-Luis de Loyola. Comment refuser un travail de nègre pour ce *manager* de la tour Panoptic, puisqu'il entend mettre en scène, dans son cycle romanesque, le *cahier de retour au pays natal* de mon petit-fils Anatole ? Mais d'autres liens m'unissaient à Loyola – ou plutôt à sa mère – bien avant sa naissance à Santiago de Cuba.

Avant légende, car son histoire éclaire l'Histoire à l'heure où sur elle tombent les ténèbres, quand le jour ne succède plus à la nuit. Voici donc l'histoire d'une aurore en ce crépuscule où nous sommes. Oyez l'histoire d'Aurore Théokratidès, issue de sa propre avant légende. Elle commence au jardin d'Eva, l'Histoire dont les cycles ont failli s'achever à Santiago de Cuba.

Quel rapport entre ces histoires ? Je me posais la question tout à l'heure, suivant par les ruelles une jeune femme aux ailes noires, qui lèverait sur moi ses bras enroulés de serpents. Du moins, c'est ce que j'imaginai comme point de départ pour *Maiak*. Mort initiatique par la grâce d'une déesse crétoise ! Dans le fond du cloaque, un vieil aède grec vivrait l'illumination. L'extrême du chaos lui ferait connaître la révélation. Pulvérisé le mur de la lumière, toute la divine comédie humaine s'éclairerait dans un *flash* de résurrection. Venu de Crète, un personnage qui me ressemble, déguisé en supporter du Panathinaïkos, éclusait donc ses cruchons de vin résiné au bord du canal de Bruxelles. Un match de football opposerait son club à celui d'Anderlecht ce samedi soir, mais le sort disposerait de lui autrement. Sans qu'il bouge, installé à la fenêtre d'un café, l'aède vivrait l'expérience du passage dans un autre roman, dont l'action se déroulerait dix ans plus tard.

AMOUR, MUSIQUE, ALCOOL, DANSES, IDEES,

Nombreuses

avaient été les joies de l'existence. Et la tentation de l'art, cette vaine tapisserie qui se fait et se défait, cet écheveau chatoyant dont se parent nos labyrinthes.

Je n'en connus pas qui dépassât l'émotion ressentie quand une balle de revolver me traversa le crâne.

Bien sûr, l'aède est menteur, escroc, imposteur. Qui le croira ? Qui croira celui qui ne fut jamais qu'un homme de petite vertu ?

Si j'ai laissé commettre sur moi ce crime, c'est par civilité, respect de la légende, politesse à l'égard des dieux. La déesse crétoise lève sur vous ses bras armés de serpents : quelle autre fin subir que celle qui fut la tienne, mon amazone ?

Rengaine d'une idole des vitrines

M'entendez-vous encore ? J'ai passé toute une vie de fétiche imaginant qu'il y avait chez les hommes une force profonde les poussant à écouter la voix des puissances invisibles. Comme si leur tâche à tous était de porter, tel Atlas, un peu plus loin le monde.

Mais je les ai toujours vus croire à des dieux illusoires. Vous me direz que je suis mal placée pour leur faire la leçon, moi qui exerçais le sacerdoce d'oiseau-serpent des îles à la devanture d'une boutique offrant le rêve de s'approprier le monde moyennant un ticket de voyage all inclusive.

Je n'étais pas n'importe quelle idole. Regardez-moi. Notre dame des morts en mer, c'est le nom sous lequel on me révère depuis les millénaires où j'officie comme statue votive rappelant quelque antique vierge noire. C'est l'apparence d'une déesse crétoise aux serpents que j'avais choisi de prendre aux yeux de cet aède, voici vingt-cinq ans. Son imagination le fit me suivre comme l'ombre d'une jeune femme en imperméable noir, depuis la gare jusqu'au palais des glaces d'une fête foraine. Où Dieu du ciel avait-on pu me trouver, dans quelle brocante vendue au prix d'une marionnette pour aguicher le client : c'est ce que serait en droit de se demander qui, dix ans plus tard, me lorgnerait encore dans la vitrine de cette agence. Même si ne semblerait pas nourrir ce genre de pensée le vieil homme, quand il se réfugierait au café du coin pour y entretenir quelque rêve incompréhensible. En son théâtre d'ombres, avais-je une place quelconque ? Pourtant mon chant très bien pouvait se marier avec le sien, en ces heures surnaturelles du 16 juin 2004 où Bruxelles dormait tandis qu'il aurait dû faire jour depuis longtemps. Nous partagions le privilège d'un entre-deux du rêve et du réel, de la vie et de la mort. Tous les mannequins de la ville n'eurent-ils pas leurs sens en éveil cette longue nuit-là ? Tous ne participèrent-ils pas au sabbat d'Eva de Cuba ?

Sabbat d'Eva

« Oncques sirène fée ou nymphe n'eut voix plus douce d'enchantements dans le cours des étoiles fixé depuis l'aube des temps qu'en ce jour fatidique où mes lunes coulaient comme le sang d'un astre qu'on égorge alors que vous marchiez vers moi j'étais assise en plumes rouges au bout de cette plage d'une île des Cyclades n'ayant pas ôté la trace d'un meurtre à venir j'aurais pu me baigner dans la mer jouer les déesses naissant de l'onde vu qu'à vos yeux j'étais fille du soleil mes cheveux blonds changeaient en or tout ce qu'ils illuminaient de leur éclat n'aviez-vous pas entendu parler de ces légendes où des fées apparaissent à quelque chevalier errant pour le soumettre à une épreuve avant de l'emporter vers une île lointaine ?

(Peu importaient les raisons qu'avait invoquées mon père, sur l'île de Paros, pour faire monter à bord de son yacht un poète communiste recherché par la police grecque et le transporter à Cuba. J'étais la mieux placée pour savoir que ses affaires obéissaient aux lois les moins conventionnelles, et jamais n'avais prétendu m'immiscer dans le secret de ses lubies.)

Je vous ai donc envoûté d'un coup de rhum venu des Caraïbes et d'une bouffée de mon parfum le plus naturel pas de ces produits frelatés par mon père le grand écumeur des mers d'emblée je ne fis pas mystère de mes liens avec le mystère si tu m'offres ton corps je conduirai ton âme vers un autre monde aviez-vous bien entendu ?

(Pour dire la vérité, je me rappelais bien que dix années plus tôt, en pleine guerre, alors que j'étais gamine, certaines réunions secrètes avaient eu lieu sur ce même navire. La petite fille n'en avait gravé le souvenir que d'une pièce de théâtre assez rigolote, où elle ne pouvait distinguer les personnages autrement que par la moustache de l'un, la souriante rigidité d'un autre ou encore le cigare d'un troisième guignol aimant promener nu sa bedaine à la vive désapprobation de mon père.)

Qui accepterait de croire que la jeune et belle héritière d'un empire commercial s'offrirait à ce déjà vieil aède croisé sur la plage de Naoussa nous étions l'un et l'autre à la frontière entre les mondes comme sorti d'un conte vous étiez égaré devant la belle dame alors que je savais vos années passées dans les camps la mythologie des fées rejoignait celle des géants vous portez bien le nom d'Atlas ?

(Il en a fallu du temps pour que je comprenne que cette rencontre au sommet sur une île des Cyclades, en 1943, mettait aux prises Churchill, Roosevelt et Staline, sans compter un petit homme plus effacé qui était connu sous le gentil sobriquet de Tchang Kai-chek.

Mais oublions ces péripéties de l'enfance. Dix ans plus tard, Aurore serait l'une des grandes prêtresses dans la religion nouvelle, celle d'une nuit blanche perpétuelle. Fille d'un nabab grec, elle jonglerait avec la fine fleur de l'avant-garde situationniste comme avec la crème des jeunes musiciens cubains. La lie serait l'élite pour Eva la rebelle, actrice en vogue appelée la chanteuse à voix d'or, qui ferait des ravages dans les hauts lieux du scandale et s'offrirait en vestale sur l'autel consacré aux divinités modernes. C'est au fond d'un tel tourbillon que je rencontrerais l'aède à Paros. *Maïak* était son nom de code soviétique. Sur la plage de Naoussa, je lui apparaîtrais comme une princesse originaire de contrées lointaines, sorcière et enchanteresse, épousant tous les rythmes du monde. Il me suivrait dans une dérive dont la vague s'échouerait sur le rivage de Baracoa, le 26 juillet 1953. La vie comme une construction ininterrompue de situations. Jusqu'à cette aube du 16 juin 1954, mon ultime bacchanale, dans un hôpital à Santiago de Cuba.)

Je peux me mettre nue si vous voulez après tout les anges quand ils tombent du ciel se débarrassent de leurs plumes nous nous sommes rencontrés sur une autre île il y a bien longtemps l'arbre des origines on m'appelait Habanaguana l'oiseau-serpent oui la belle Indienne blonde à peau noire on se tutoie ? »

Maiiak

La source du livre fait entendre les morts. En cette source roulent des vagues océanes, comme en la sève des racines coule déjà l'alcool du fruit. Mais elle m'a révélé le livre de vérité pour confirmer et vérifier tous les livres antérieurs. Je suis celui qui revient. Oui, ce sont là des signes.

Bien sûr, l'aède est menteur comme un Crétois. C'est une jeune femme en imperméable noir qu'il a suivie par les ruelles pour complaire aux vœux de Juan-Luis de Loyola. C'est elle qui lèvera ses bras enroulés de serpents. Quel autre argument lui fournir pour sa trilogie ? Dans *Pleine lune sur l'existence du jeune bougre*, il situait mon petit-fils Anatole en héros problématique de son temps, à la recherche d'une introuvable généalogie. *Mamiwata* lui offre une grand-mère maternelle d'origine portugaise, chanteuse de fados égarée sur le fleuve Congo. *Maiiak* achèvera le cycle romanesque en donnant la parole à son grand-père paternel, vieil aède grec originaire de Crète ou des Cyclades, ce sera selon l'expert de la tour Panoptic. Notre contrat vient à terme dans dix ans, le 16 juin 2004, jour de son cinquantième anniversaire. Il faudrait prévoir trois parties, dont les deux premières auront pour titres *Dialogue des oiseaux du phare* et *Confession d'un homme en trop*. Puis, selon mes plans, *L'Ombre des ancêtres oubliés* se subdiviserait à son tour en une trinité de récits. *Tango tabou de l'Ombu* ferait une incursion de l'autre côté du millénaire, et je ne voudrais pas manquer mon propre *Tombeau de l'aède*, éclairage préalable à cet *Ajiaco*...

Troisième volet d'un triptyque où le petit-fils de l'aède engendre ses propres aïeux, Maïak est donc une triade où la troisième partie se divise en trois, la triple trilogie comptant sept unités comme la constellation des Pléiades. A celle-ci s'unit le royaume des ombres pour hanter la tour Panoptic, axe mondial du capitalisme depuis la fin de l'Union soviétique. Puissiez-vous entendre mon chant comme celui de la sirène du fleuve Congo ! Ces voix sont des signes qui viennent du fond des âges... Ceux d'un arbre dont la racine tient ferme, dont le branchage monte au ciel et dont les fruits abondent.... Oui, la voix de Mamiwata se confond à celle de l'Indienne Habanaguana !

Rengaine d'une idole des vitrines

Ne crois rien, lecteur, de cette histoire.

Si tu savais seulement que je fais ce métier depuis... depuis... le fameux palladium de Pallas Athéna, qui servit de prétexte à la guerre de Troie !

Vois, je parle tantôt comme un aède grec, tantôt comme la fée-sorcière d'un conte populaire égarée dans un bidonville à l'orée de Bruxelles. Dépourvue de toute vie, je peux aussi bien ventriloquer l'accent d'Aurore, dite Eva de Cuba. Autant mienne que leurs voix sera bientôt celle d'un expert esthétique au sommet de la tour Panoptic.

Nos désirs de madones s'allument à mesure que s'éteignent ceux de la race qui nous a créés, car ne sommes-nous pas leurs maîtresses véritables, pareilles à ces personnages de fables prenant existence autonome une fois quitté l'esprit de leurs auteurs ? Ainsi figurent toutes les divinités, jusqu'à celles qui trônent dans chaque vitrine et paradent à la une des magazines, peuple de faux-semblants dont l'art de tromperie ne manque pas d'en appeler au réveil des dieux et déesses qui sommeillent en chacun d'entre vous. Réfléchis un instant, puisqu'il s'agit de la chose au monde qui t'est le plus strictement prohibée. Quand bien même nous enrobe une illusion de chair, d'où vient cet incroyable sortilège par lequel effigies privées d'âme partout leur gigue dansent auxquelles est rendu culte religieux par ceux-là mêmes qui ont sacrifié leur flamme divine en l'esclavage productif de ces idoles ? D'où vient que moindre est la valeur, plus intense la fantasmagorie ?

Ce qui n'empêche pas l'existence des puissances invisibles ! Allons, reprends courage, écoute les oraisons de déraison sur ma bouche fardée. Crois donc aux mots divins par mes lèvres chantés. Si j'étais l'aède, si j'étais ce qu'il rêve ? Ou si c'était l'inverse, moi qui rêvais de lui ? Autant mienne que sa voix sera celle d'un expert au sommet de la tour Panoptic...

J'AI DANS L'ÂME UN ŒIL QUI VOIT L'AVENIR,

don mystérieux d'une étoile où chaque nuit, jusqu'à ma cime, retentit le cri d'Eva de Cuba. Depuis l'éclair qui engendra la belle Habanaguana - première ancêtre d'Eva - nul n'a connu d'histoire plus mémorable dans le cours entier des âges et des mythes : c'est ce dont, par mes feuilles, il fallait témoigner. Car je suis né moi-même d'une semence astrale tombée de cette foudre. Un arbre vous conseille donc d'écouter bruire le vent dans ses palmes, d'entendre monter de ses racines la rumeur d'une très vieille mélopée.

Jamais ne reviendra l'abomination du jour. Plus d'aurore pour saluer la genèse du monde. Un coup de feu peut-il trucider le soleil ? Juan-Luis de Loyola est juché à la cime d'une tour de verre surplombant le canal de Bruxelles. Tombe du travail mort, la tour Panoptic se dresse telle une immense pierre levée, parodique sépulture qui singerait les signes adressés par les vivants aux dieux. Peut-être les cieux se sont-ils renversés comme ont dû le faire les paupières d'un homme quand ses yeux se sont révoltés dans la mort cette nuit, de sorte qu'une autre nuit recommence au matin ? Cette nuit sans étoiles, encore, lui parvient la voix d'Eva. Les yeux rougis par l'immense veille, il sait qu'aucun rayon d'aucun astre ne percera plus son cachot de ténèbres au sommet de Bruxelles.

Quelles créatures, venues de quel royaume des ombres, seraient-elles attirées dans la ville par cette nuit sans fin ? Quel destin, dans quels astres écrit, leur ferait-il découvrir un corps sans vie, toujours doué de parole, dans les eaux usées du canal ? Quels fantômes surgiraient-ils, de quelles entrailles de quel univers, pour qu'en haut de la Tour clignote une réclame aussi singulière ?

Siempre es 26

*

Rengaine d'une idole des vitrines

Ainsi qu'un cil dans l'œil, une tache au revers du veston, quelque fausse note, une mouche dans la tasse de café... Je devine, lecteur, combien t'agace la voix d'un être inanimé bourdonnant à l'entrée de ce livre. Il ne m'appartient guère, hélas, de te garantir la plus tranquille des lectures. Car un homme en a tué un autre.

On ne sera pas surpris de voir surgir du royaume des ombres, afin de mener l'enquête, une joyeuse paire d'inspecteurs mus par le désir de prouver que la part en nous divine est aussi notre part maudite.

Sans doute n'est-ce pas raison suffisante pour justifier le bavardage de n'importe quel fétiche taillé dans une branche de figuier tropical. Mais s'il y avait là quelque indice te signalant une piste à suivre, au cas où tu ne dédaignerais pas de t'aventurer dans un labyrinthe épousant le dédale du monde ? Retiens donc les signes qui te sont adressés par un mannequin de bois, qui en a combien vu depuis la guerre de Troie !

Tant d'hommes ont parcouru le chemin de longue absence, un seul est-il revenu t'en faire confiance ? Allons, c'est le bonheur des meurtriers que leurs victimes ne les dérangent, sauf dans le cas particulier où l'assassiné rit aux anges !

L'Illiade et l'Odyssée contées ici te mèneront sur des routes où les dieux, par mes yeux, t'avoueront qu'ils n'exigent des hommes pas d'autres offrandes que la volonté d'être dignes d'eux. Sur ce chemin de Compostelle – cette Voie Lactée – s'exploreront tes propres altitudes et tréfonds d'ange noir comme de lumineux dragon. L'apôtre Jacques ayant pris nom de Santiago pour l'Amérique de Colomb, c'est celui de James qu'il conserve en certains lieux du continent dont Bruxelles est la capitale, d'où le nécessaire surgissement de ces apparitions...

- *Reverrons-nous le jour ?*
- *Les dieux nous invitent à errer parmi les ombres de la nuit*
- *Nous arrivons dans une ville*
- *Comme aucune autre, elle possède son entrée vers le royaume des enfers*
- *Quel est le sens de cette formule au sommet de la plus haute tour ?*
- *Ne me dites pas que vous ignorez ce qui s'est passé le 26 juillet 1953 !*

*

Si deux revenants viennent d'entrer en scène, qui étaient l'un et l'autre affligés d'un irrémédiable défaut de la vue durant leur séjour terrestre (sur la foi de ma cime et de mes racines, il faut accorder confiance à l'arbre des origines pour s'orienter dans cette histoire), c'est qu'une terreur quotidienne avait envahi la capitale d'Europe. Juan-Luis de Loyola n'y était pas étranger, sans qu'il sût exactement pourquoi. La peur surgissait des bas-fonds, rampait à l'assaut des immeubles qu'elle submergeait tant que durait le jour avant de refluer vers le canal, comme une marée monte et se retire. Nul n'était à l'abri d'une rencontre avec les morts, surtout si l'on avait eu l'inconscience de passer une nuit blanche, ce qui était le cas de Loyola pour l'occasion de son cinquantième anniversaire. Il y avait en effet un demi-siècle, jour pour nuit, qu'il était né à Santiago de Cuba.

Dans ma tête en feu bourdonne un vertige de ténèbres. Où suis-je ? Nulle part. Le roman, que je dois écrire, supposerait de penser à fond tout ce qui passe devant mes yeux. Mais quand il ne passe plus rien... Loyola titube contre la fenêtre, ivre de cette nuit sans sommeil. Machinalement il rejoint son bureau, où brille l'éclat d'un ordinateur portable. N'as-tu pas oublié tes spéculations sur le rouble, qui t'ont occupé toute une éternité dans ton cockpit superphotonique ? La légende parle seule à mes oreilles ; elle dit une nuit sans autre étoile que celle où ne s'est jamais tue la voix d'Eva, qui fut Habanaguana pour un autre homme que mon père.

La première parole était déjà mondiale, clamait une de ses chansons. Vous n'entendrez plus la voix de cet aède Atlas. Pan, pan, pan à tue-tête ! Adieu l'ange avalé par le dragon du canal ! Tête en feu ! Tourbillon de mémoire ! Comme cette Plymouth noire des années cinquante franchissant les océans pour aborder le littoral d'un royaume qui se lézarde et tombe en ruines, où la statue équestre de Léopold II face à la mer se change en celle, fièrement cabrée, du général de Loyola, l'un des pères de la nation cubaine.

De quelle constellation lointaine était tombé l'aède ?

Rengaine d'une idole des vitrines

Rassure-toi, lecteur, je me tairai bientôt.

Si tu ne m'entends plus, je ne m'éloignerai guère, étant du même bois que le figuier d'une île tropicale.

Mais il y a fort à craindre que, sans mon commentaire, tu t'égares en cette nuit surnaturelle où les hommes, plongés dans le sommeil des choses, n'eurent guère les antennes assez sensibles pour capter la voix des morts...

Si l'usage du feu, le miracle de la parole et l'orientation sur les étoiles purent à bon droit jadis être considérés comme apanages de l'espèce humaine, laquelle voici cinq siècles entra dans une ère nouvelle par la triple grâce de la poudre à canon, de l'imprimerie et de la boussole, comment caractériser cette époque où les arsenaux nucléaires, l'écran global et le téléguidage électronique fusionnent dans un univers irréel programmé par la tour Panoptic ?

Prête donc une oreille attentive aux divagations de cet ancien activiste reconverti en expert esthétique !

Tout art est prophétique : une incitation à voir avec d'autres yeux : ceux-là mêmes dont usaient encore les hommes quand s'exerçait sur eux la magie des étoiles, de la parole et du feu.

De ces temps lointains vient l'histoire de celui qui profana sa propre tombe. Elle était d'un marbre liquide et l'épitaphe en tremblait à la surface d'une eau noire. Non content de mourir dans le canal de Bruxelles comme il était requis, l'aède Anatole Atlas poursuivit le scandale de son chant d'une rive à l'autre de l'Atlantique.

Ainsi que d'autres gueux descendus aux enfers, Atlas toute la nuit visita le tueur dans son sommeil, lui murmurant aux oreilles bien des fariboles, de sorte qu'à son réveil Loyola fut forcé de les écrire, comme si elles lui avaient été dictées...

*

- *Quelle honte, abattre un vagabond*
- *Si c'était par hasard quelqu'un des dieux du ciel ?*
- *Ils prennent souvent les traits de lointains étrangers*
- *Qui, sous toutes les formes, s'en vont de ville en ville*
- *Inspecter les humains pour découvrir leurs crimes*
- *Dites-moi comment font les gens*
- *Pour ne pas se sentir étrangers en ce monde !*

*

Croyez le figuier maudit s'il vous dit que rien n'échappe à sa mémoire génésiaque. Pour l'heure, aucun des personnages n'y voit encore clair. Si deux spectres en errance ont découvert un homme abattu par balles au bord du canal de Bruxelles, ils ne peuvent deviner quelles ténèbres enveloppent cette histoire. Tout d'abord, il fallait entourer le nom de la firme Panoptic d'un parfum mythologique... L'*Odyssee* d'Homère et l'*Ulysses* de Joyce corrigés par leurs ordinateurs. Inventer un monde nouveau de héros et d'héroïnes, de dieux et de déesses, d'anges et de démons... La puissance des contes s'est-elle jamais démentie ? Dites-le donc avec des fictions... Selon les nouvelles normes, il n'était plus de réclame qui ne dût clamer quelque fable. Votre société a-t-elle une histoire originale à raconter ? Une histoire si exceptionnelle que chacun soit prêt à payer pour en faire partie ? *YOU ARE THE STORY !* L'acte de consommer deviendrait un exercice de communication, voire de communion universelle...

Juan-Luis de Loyola lui-même en avait mis au point la technique, perfectionnant des règles édictées outre-Atlantique par la direction Panoptic : *Evangelista, le rhum que mon père buvait déjà...* Quelque chose qui évoque une autre époque, d'une essence riche et généreuse, la marque souffrant d'une image devenue ringarde avec ses ailes de chauve-souris, nul n'ignorant les déboires de la firme ayant dû s'exiler à Miami. L'idée fut donc d'en raviver la légende contre *Habana Club*, label officiel des alcools de canne commercialisés par l'île du Diable... ***Papa, j'ai ton rythme dans le sang !*** Un instant, Juan-Luis de Loyola se distrait de ce qui lui broie le crâne. Il croit voir le soleil voilé comme une lune pâle sous les nuages noirs, mais à nouveau l'obscurité s'empare du ciel alors qu'il devrait depuis longtemps faire jour. Celui de son anniversaire. Dans la nuit tourmentée de sortilèges, à ses tempes le sang bat

d'un père et d'une mère inconnus. Son corps flotte sur des souvenirs qui ne peuvent être les siens. Pourquoi ce vertige ? A force de gamberger pendant des heures, mêlant l'écriture de son roman à la recherche d'un slogan, mille événements d'une aube noire défilent sur l'écran de son portable. Au terme de cette nuit, Loyola le jure, il partira vers l'Orient de sa mère, pour gagner l'extrême Occident de son père.

Mirum somnium somniavi, disait notre ancêtre Ignace de Loyola.

J'ai fait un rêve mirifique ! Ce fut un cauchemar d'ombres où j'étais mort avant d'avoir été conçu, mais où j'habitais au-delà de la mort : ces choses-là n'arrivent pas dans les romans !

Toute réalité réelle échappe au regard de la Tour comme cette automobile d'un autre âge fonçant sur l'autoroute en direction de Bruxelles. Toute vérité véritable échappe à son regard comme cette Plymouth noire qui file sur le boulevard Léopold II menant de la basilique au Botanique (divisé en son centre par des plantes exotiques), pour éclairer dans le ciel un dragon dont la gueule crache vers l'Occident tandis que l'archange Michel de son glaive embrase l'Orient, l'un et l'autre ayant fui la flèche de l'Hôtel de ville en cette nuit sans fin du 16 juin 2004.

Quelles transmutations alchimiques archanges et dragons, spectres et esprits - quand ils se libèrent - font-ils subir à une capitale d'Europe ?

*

- *Les défunts sans sépulture sont néfastes aux vivants*
- *Croyez-vous que ce type ait perdu la vie ?*
- *Les ombres de la mort ont couvert ses yeux*
- *Mais il ne présente aucun signe cadavérique*
- *Nous fûmes pareils à lui dans la cité des hommes*
- *Si jamais nous fûmes quelque chose.*

*

Malheureux l'homme qui, tel Juan-Luis de Loyola, perd l'unité de son crâne. Il faut toute la science d'un arbre pour éprouver l'harmonieux mouvement de la sève entre ses racines et ses fruits. Ce devait être l'aube et le ciel paraissait, aux yeux de Loyola, chargé d'une poussière cataclysmique. L'enjeu n'était plus tant un champ de bataille réel qu'un miroitement de signes, où s'affrontaient moins des armes que des systèmes de décodage et des scénarios, dont le but ultime était une

construction mythique. Face aux nouveaux dragons asiatiques, se déploieraient les légions d'anges de l'Amérique... Du fond de la Colchide au jardin des Hespérides un peu partout, sur l'écran de son bureau, des bombes pleuvent qui explosent au milieu de villes interchangeables, crachant leurs paquets de viande humaine comme autant de furoncles leur pus. D'une rive à l'autre de l'océan d'Atlas, et jusqu'à toutes les terres du Levant. Loyola ne peut détourner son visage de ces paysages blessés. Pâtes humaines mêlées au fer, au ciment, au verre. Comment voir jaillir une lumière de ces décombres ? L'Occident contre l'Orient. L'autre face du *Welfare State*. Celle qui depuis cinquante ans fait éclore des gerbes de feu, fuser des globules de sang d'un plus sombre éclat que les fleurs de Pâques écarlates qui ornaient jadis dans mes branches la chevelure d'Eva de Cuba.

Après-demain, sans doute, il fera jour.

Mais cette aube-ci ne laissera filtrer dans le ciel de Bruxelles aucune autre lueur que les flammes de son archange et de son dragon totémiques. C'est à leur lumière que mon père, au volant d'une guimbarde d'avant ma naissance, voit s'éclairer le paradis de saints et d'anges en marbre blanc du cimetière Cristobal Colon, où ma mère ne chante que pour lui seul. Il avait eu le dôme de la basilique devant les yeux, mais au sortir du tunnel, c'était celui du Capitolio qui flottait à l'horizon du rétroviseur. Sa Plymouth noire longe toujours la nécropole puis quitte le boulevard vers la droite et s'engage le long du canal, où sur un mur défile en lettres géantes :

SEGUIMOS EN COMBATE POR EL 26

Sur l'asphalte glissent des souvenirs jamais vécus, crissent les rêves d'une enfance que je n'ai pas connue.

Plus encore que l'Hôtel de ville surmonté de son archange et de son dragon, la tour Panoptique imposait à la capitale d'Europe sa puissance tutélaire, pareille à la demeure des maîtres du Visible et de l'Invisible.

Maiiak

Je veux chanter la guerre de Troie qui dévaste le monde où, en place des dieux de l'Olympe, c'est l'argent seul qui voit et entend tout, sous l'habit des multiples idoles en lesquelles il se déguise et par la voix desquelles il parle depuis la tour Panoptic. Ainsi d'une déesse en bois dans la boutique voisine. Mais voici ce que l'œil de la Tour n'a pas vu, ce que son oreille n'a pas entendu.

Dans *Confession d'un homme en trop* (*Maiiak II*), Juan-Luis de Loyola se trouve averti :

« Un ouragan tranquille avait balayé la ville durant la nuit. Flottaient les volutes grises d'un brouillard suspendu là comme une inutile défroque de théâtre. Cette vapeur solide, faite de particules désagrégées, stagnait au-dessus de l'eau noire. Comme si les atomes d'un grand corps, celui de l'Empire, s'étaient désintégrés sous l'effet d'une explosion, chair et muscles volatilisés, âme et cœur déchiquetés, sang et entrailles réduits en millions de silences arrachés au squelette qui seul hurlait encore dans l'espace vide.

Telle apparaissait la Tour, dressée au bord du canal comme un acteur immobile au-devant de la scène, qui eût continué de solliciter les applaudissements longtemps après l'extinction des derniers feux. »

Que fera, de cet avis, le commanditaire d'un tel cycle romanesque ? Respectera-t-il notre contrat, qui vient à terme dans dix ans ? Oui, l'aède est celui qui avertit ! Par le livre explicite, il vous a révélé ses signes en une nuit bénie. Nuit durant laquelle un homme sortirait de sa mort et un

autre ne pourrait revoir le jour, tandis que deux créatures venues du royaume des ombres voyageraient dans les cieux, sur la terre et par l'entre-deux...

- *Ainsi, ce que la moindre bête fait pour mettre en sécurité sa vie*
- *Nous avons toujours été incapables de l'accomplir*
- *Par contre, une fois logés aux demeures d'Hadès*
- *Il nous est un jeu d'enfants de revenir au soleil des mortels*
- *Si l'on peut encore parler de l'astre du jour*
- *Vrai. On y voit comme en enfer.*

*

Il fallait qu'un éclair illuminât la nuit de Loyola. Pareil aux branches extasiées d'un arbre dans le ciel. Une décharge de foudre. Qui lui secouât la tête et remît un peu d'ordre dans son ordinateur. Car il avait conçu son roman comme une opération *marketing* de la tour Panoptic, l'histoire d'une marque étant désormais plus importante que tous ses slogans publicitaires. Trois détonations. Ces cris de feu suivis d'une longue traînée de silence ont brisé la nuit de la ville en pleine tête. Et la digestion quotidienne reprendra son cours. L'immense gosier urbain, l'œsophage. Mais croyez en mes antennes qui ont l'œil et l'oreille d'un arbre chu de la chevelure des Pléiades : une voix ne sera pas engloutie par le cloaque. Elle continuera de retentir contre le gré de Loyola. Qui cherche toujours en vain son slogan. Glouglou, murmure une bouteille de rhum vieux qu'il siphonne depuis des heures au sommet de la Tour. L'estomac, l'intestin social et tout le saint tremblement des boyaux d'un arbre de verre et de métal feront bientôt valoir leur droit d'anus. Oui, qu'en sortirait-il, sinon quelque chiasse à verser aux calices et ciboires du marché planétaire ? Partout le culte aux choses rendu comme à l'âme des morts. Qui n'est pas de ce monde est contre nous, qui se réclame d'un autre avenir est mort !

Ce dernier étage n'offrait-il pas une fenêtre de tir idéale au *sniper* embusqué, dont la cible eût traversé le pont de béton qui enjambe le canal à hauteur de la place saint Jean-Baptiste ? Là même où, sur l'écran du portable, se dirige une automobile d'un autre âge. Mon père écrase l'accélérateur et sa Plymouth noire s'enfonce dans la nuit de Bruxelles. Par la vitre, il voit les taudis de son enfance qui défilent et se met à tambouriner sur son volant : le bongo a deux têtes, vie et

mort, nuit et jour, christianisme et Santeria ! Ces têtes luttent, elles essaient de vous faire croire qu'elles sont deux et non une seule. Il faut diffuser le message de l'unité perdue pour que le corps danse et que l'esprit vienne. Mais le couple formé par l'archange et le dragon s'est dissocié. L'un a fui vers l'Occident, l'autre vers l'Orient... C'est ainsi que la Plymouth longe les quartiers oubliés de la capitale d'Europe, sans eau ni électricité, où des haillons pendent aux fils entre des abris de fortune. Mon père sait que cette misère noire concerne presque toutes les populations de la Terre. Lui-même l'a connue. C'est le vérité mondialisée pour tous ceux, ou presque, dont la peau a la couleur du rhum.

Mon verre de rhum est vide, se dit Juan-Luis de Loyola. Comme le chargeur du fusil à lunette infrarouge posé à côté de la bouteille sur ce bureau d'acajou. Ça vous requinque un homme, une petite rasade. A la santé de l'âme de quelqu'un... Pour lui, le signal d'une terre nouvelle dans le catafalque du canal !

Oui, le *trader* que je suis se doit aussi d'être un *raider*, un *hacker*, un *killer*, un *sniper*. Mais faut-il que jamais ne revienne le matin ? La violence des nuits n'aurait-elle pas de fin ? Quels cercles de feu traverser pour franchir cet abîme ? Alors la Plymouth noire de mon père se retrouva d'un coup sur le Malecón.

Quels échos du royaume des ombres aux racines d'une Tour de verre !

*

- *Non, jamais de mes yeux même infirmes je ne vis une telle horreur*
- *Un homme est mort*
- *Qui avait réclamé le droit de vivre*
- *Dans la cité des hommes*
- *En y cultivant une tradition sacrée*
- *Nous ignorons encore ce qui doit arriver*
- *L'aurore aux doigts de rose devrait finir par se lever*
- *Ce n'est guère une nuit facile à digérer, sans un petit alcool*
- *Cherchons un havre où boire le vin d'honneur aux sombres feux*
- *Mais où ?*
- *Espérons qu'un signe se manifeste*
- *Quelque étoile propice.*

*

Mes racines trament dans les abysses d'insoupçonnables errances vers la lumière des Pléiades. Je vois depuis ma cime le visage de Loyola demeurer impassible, suspendu au dernier étage telle une gargouille dans la pénombre du jour absent. Il a depuis longtemps le sentiment que plus il en apprend sur lui-même, moins il en sait. Plus il cherche, plus il s'enfonce dans le néant. Car il ne le dira pas, dans son roman, que l'unique

mission cette nuit dévolue à un *mythmaker* de la *dreamsociety* était de trouver un slogan pour le rhum Evangelista. Et, devant la scène qu'il voit se dérouler sous ses yeux, cette bagnole préhistorique au volant de laquelle un père inconnu tambourine la chanson de sa mère aimée jadis par un autre homme, la perspective court vers un point de fuite sans retour possible. Soudain, comme si quelque chose en lui se libérait après le crime, un flot de paroles sort de sa bouche, des paroles venues de quelque autre monde.

Un martyr funambulesque de plus ou de moins, quelle importance ? Moi-même, ai-je vraiment existé ? Je suis l'enfant d'un couple qui ne s'est peut-être jamais rencontré. Moi, Juan-Luis de Loyola, je suis le fantôme d'une ombre qui vécut sous le nom d'Anatole Atlas, et qui me dicte ces mots depuis le canal de Bruxelles. Désormais, j'en suis réduit à une apparence privée de substance, tandis que l'autre est devenu ma substance privée de toute apparence. A lui les nuits dans la floraison lumineuse des étoiles... A moi les jours noirs éclairés par le glaive d'un dragon, par la gueule en feu d'un archange !

Aède est celui qui fait chanter le globe. Quand le monde entier tourne fou, que la planète vacille privée de l'un de ses pôles, quel vertige est celui d'Atlas... Car cet archange et ce dragon, pour lui, c'était l'oiseau-serpent des origines, c'était Habanaguana, c'était Eva de Cuba !

*

- *Atlas n'était-il pas l'un des Titans condamnés par l'Olympe ?*
- *Exilé dans une île mythique, à l'extrême Occident*
- *C'est là qu'il portait la voûte sur ses épaules ?*
- *Au jardin des Pléiades.*

*

Trois coups de feu... Du côté des Pléiades, une ode chantée par l'atlante mort cette nuit dans le canal parcourut les brousses de l'espace au moyen des tam-tams taillés dans mon tronc, qui répercutaient ce chant d'astre en astre et sans fin l'enrichissaient jusqu'à l'oubli de l'auteur initial ; ainsi, je me flatte que nul ne se souvienne jamais des origines de cette mélopée, dont le mieux serait encore qu'on l'attribue à l'arbre auprès de la source même du cosmos.

Mon père devant l'arbre sacré ! Papa, tu m'entends ? Juan-Luis de Loyola rumine. Jamais il n'a rencontré cet homme dans une Plymouth noire, qui vient de se garer sur le quai du canal avant de sortir de sa voiture pour s'approcher d'un vulgaire platane, et qui lève les yeux vers la ville haute surmontée de sa Tour, perchée sur le canal comme sur un précipice. En pleine lumière de ses phares, Abel de Loyola venait d'apercevoir près de l'arbre un petit garçon tout semblable à lui-même quand il était enfant. Tournant le dos à un abri au toit de palmes, il ne portait pas de pantalon, juste un vieux tee-shirt arborant le slogan qui scintille toujours au sommet de la Tour : *Siempre es 26 !*... Debout sur le trottoir, l'enfant avait le ventre gonflé à force de ne rien manger. Quelque chose pendait de ses fesses, un fil argenté et brillant. Mon père savait ce que ça voulait dire. Alors il a freiné en catastrophe, sentant en lui la morsure du ver solitaire ayant tellement grandi dans son ventre qu'il dépassait du cul comme un serpent dépourvu d'ailes pour s'envoler. Loyola devine à présent que quelque chose ne tourne pas rond dans cet anniversaire, qu'il n'est pas vraiment celui qu'il croit être, que ses souvenirs ne sont pas tout à fait les siens. Du moins, en ce qui concerne sa mémoire lointaine.

Pèlerinage à l'ombre de l'arbre sacré. S'incliner devant les racines monstrueuses. Recueillir la sève des larges feuilles. Vertige. Sous le Jaguëy dont l'ombre aujourd'hui couvrira la planète entière.

*

- *Il nous faut recueillir tous les signes, depuis le sommet de l'Olympe*
- *Thunder ! N'évoquez plus cette montagne infernale*
- *Quelle parole étrange a fui l'enclos de tes dents ?*
- *J'avais un père qui ressemblait à un Jupiter des bas-fonds*
- *J'avoue qu'il n'est pas d'homme qui puisse éviter son destin.*

*

Bon. Par où commencer ? Je vous disais que nous entendions souffler le vent des galaxies dans les branches d'un arbre. Son murmure évoque la voix de celui qui vous parle. Un chant se lève en lui qui n'a connu sa source et n'aura d'estuaire qu'en la constellation des Pléiades. Ce n'est donc pas vrai qu'elles se taisent, les myriades en fleurs dont est peuplée sa tête. Goutte à goutte, feuille par feuille s'y entend psalmodier la fugue des nébuleuses. Etonnez-vous de lui s'il profère de telles fables ! Ainsi du sang sur ses feuilles et sur ses racines, comme le chantait Eva dans mes bras, quand elle roucoulait la rengaine d'Abel de Loyola. *Je suis l'oiseau-serpent*, disait l'une de ses chansons. Dans mes bras ? Je voulais parler de mes branches où pendait un étrange fruit, la nuit du 26 juillet 1953.

Juan-Luis de Loyola s'accroche à l'image de son père en cette nuit jubilaire. Papa, réponds, tu m'entends ? Ecoute, j'ai le rythme que tu m'as fait entrer dans le sang ! Mon père captait toujours la voix d'Eva. Pour lui seul elle chantait encore les étranges fruits suspendus aux figuiers de l'île, sa propre tête criblée de balles accrochée à l'un de ces arbres maudits. Loyola voyait son père Abel, sorti de la Plymouth au bord du canal, aller vers ce platane ou ce marronnier de sa démarche rythmée, sans arrogance ni frime, comme s'il était habité par le son du tambour. Le petit garçon semblable à lui-même autrefois s'était éclipsé dans les végétations tropicales, où des néons multicolores clignotaient sur le jet d'eau d'une fontaine en marbre. Abel de Loyola se souvenait-il des danseuses du casino quand elles roulaient du cul au moment où Eva sautait depuis son jaguëy sur la scène du cabaret ? L'un et l'autre, chacun à sa manière, étaient acrobates sur une corde raide au-dessus d'un monde qui déjà vacillait à toute allure... Je vis alors mon père ouvrir sa braguette et pisser un long coup à l'arbre du coin, visant les racines tachées de son sang, près de ce paradis sous les étoiles où des musiciens nègres comme lui jouaient pour faire scintiller les femmes élégantes en robes de cocktail au bras de leurs cavaliers en smoking, sous la fumée bleue des havanes.

Si les racines de l'arbre s'en souviennent ! C'était l'époque où commençaient à se multiplier partout, sur les murs du monde civilisé, des affiches annonçant cigarettes parfumées et gommes à mâcher, limonades chimiques et pommades à tous usages, vantées par des créatures élégantes voguant sur des nefes aussi somptueuses que celle ayant conduit depuis les Cyclades jusqu'aux Caraïbes une certaine Aurore Théokratidès, héritière des parfums Noé - qui plus tard serait dite Eva de Cuba. Tant de continents vierges du cerveau restaient à découvrir, aussi vastes que les océans du monde avant le premier voyage de Colomb ! De gigantesques étendues mentales se déployaient aux horizons des terres connues, qui ne demandaient qu'à être exploitées par les nouveaux Conquérants de l'âme humaine...

*

- *Qui part à l'aventure*
- *Embarque sur un océan de misères*
- *Est-ce ainsi que vous imaginez les mers courues par le divin Ulysse ?*
- *Voyez tous les malheurs tombés sur ceux qui...*
- *S'en sont allés par-delà les colonnes d'Hercule ?*
- *Oui, vers ce que vos ancêtres appelaient Iles Bienheureuses*
- *Contrées nommées aussi Las Islas dolorosas del mar*
- *Pourquoi les livres fondateurs sont-ils toujours d'errance et d'exil ?*
- *Le dieu des sombres nuées nous a infligé une destinée lamentable afin que nous soyons, jusque dans l'avenir, célébrés par les chants des hommes qui viendront.*

*

Aucun texte ne mentionne le nom de l'arbre au paradis des origines, un arbre qui – dit-on – pouvait déployer son ombre sur tous les habitants de la Terre. Cet arbre immense, aux racines cosmiques, dont les branches offraient leur asile aux populations de la planète entière, Abel de Loyola l'avait devant les yeux. Mais il n'eut d'yeux que pour ceux d'Eva, pour sa peau noire et sa chevelure blonde où brillait l'étoile rouge d'une fleur de Pâques. L'un et l'autre voyaient l'autre côté du monde. En même temps le corps d'un homme était pendu à une branche de l'arbre, et son murmure évoquait moins le râle ou le gémissement qu'une douce musique amplifiée par le vent. Celui-ci se mit à souffler en rafales, agitant le corps sans vie de mouvements saccadés. C'est alors que l'enseigne lumineuse au sommet de la Tour fut prise de spasmes qui lui firent agrandir ses signes dans le ciel, au rythme où le cadavre continuait de se balancer en cadence, tandis qu'Abel de Loyola pissait toujours et scrutait avec un grand sourire ces lettres clignotantes :

26 de Julio 1953

Juan-Luis de Loyola se tient à la fenêtre du dernier étage, attendant que vienne l'aube du grand jour. Soleil à naître ! Cri d'Eva ! Si je suis né le 16 juin 1954, ma conception remonte à cette nuit du 26 juillet 1953, celle de l'assaut de la Moncada. Le jour où il fut conçu partout s'étalait sur les murs dans l'île de sa naissance. La partie orientale, en particulier, résonnait de cette clameur : ***26 de Julio***. Pas un coin de Santiago ou de Guantánamo qui ne fît allusion publique à cette date ayant eu pour lui quelque conséquence d'ordre privé. Le jour – ou plutôt la nuit – du 26 juillet 1953 fut l'ultime où mon père et ma mère purent me concevoir. Un tel événement ne s'afficherait pas dans les rues, s'il n'était celui de l'attaque d'une caserne militaire auquel mon père avait pris part. Ce haut fait d'armes devait me valoir une rémission de peine sur Terre – un rabiote d'existence fœtale, puisque je suis resté près de deux mois de trop dans le ventre de ma mère, pour naître le 16 juin 1954. Qu'ai-je donc bien pu y faire, et pour quelles raisons, se demande un homme juché cinquante ans plus tard au sommet d'une tour qui domine Bruxelles.

Cette enquête intéresse le royaume des racines, où l'on sait bien que Juan-Luis de Loyola n'est jamais seul même quand il est seul. Depuis longtemps il connaît l'art de parler avec son ombre. Cette manie lui

vient de l'enfance, passée sur un autre continent. Elle s'est aggravée lorsque, à l'âge de six ans, on l'a expédié dans une famille en Belgique, où il n'aura de cesse d'appeler à travers l'océan cette autre voix de lui-même qu'avec son vieux pote Anatole, petit-fils de l'aède, ils imagineraient cachée parmi les obscures vésanies d'un canal.

*

— Cette nuit m'en rappelle une autre, au temps où je m'endormais parfois dans un caniveau près du canal. Celui-ci ou un autre, quelle importance ?

— Pour moi, tout le temps que j'errai dans la vie, je ne connus jamais que doutes en mon cœur, jusqu'au jour où les dieux me tirèrent des peines.

*

Le Jaguëy ne s'adresse guère aux hommes avec facilité, tant il éprouve de manière embrouillée les expériences auxquelles il assista comme témoin, sous de multiples angles à la fois, souvent contradictoires. Tenez. Cette frénésie tropicale émanant d'Abel de Loyola... L'on sait, de ce mulâtre cubain, qu'il ne compta pas pour peu dans le tourbillon des années cinquante, pour avoir pris part aux convulsions des avant-gardes européennes, comme à l'assaut de la Moncada qui devait lui être fatal. Un labyrinthe inédit verrait le jour à l'aube de la seconde moitié du siècle vingtième, un labyrinthe en constante expansion dont les dédales prolifèreraient jusqu'au cosmos pour que soit un jour abattu le mur venant de se dresser entre les parties occidentale et orientale de l'Europe, au-delà duquel flottait un drapeau rouge frappé de la faucille et du marteau.

Juan-Luis de Loyola ne contrôlait plus rien de ce qui s'écrivait sur son ordinateur. Un manuscrit vieux de dix ans, qu'il n'avait jamais publié, pouvait-il envahir à ce point son récit ? Mais cette *Ombre des ancêtres oubliés*, sous-titrée **Maïak III**, n'avait aucun rapport avec sa propre histoire, puisque l'aède y était victime de la déesse crétoise aux serpents ! Dans quel sinistre carnaval se trouvait-il donc embarqué ? Loyola n'ignorait pas qu'au jour ou à la nuit de sa conception se fêtait le carnaval à Santiago de Cuba. Chacun libérait alors saints et démons pour qu'ils cavalaient tranquilles tout le reste de l'année. Cette province de l'Orient, rebelle et patriotique entre toutes celles de l'île, avait déjà payé le plus lourd tribut de sang lors des guerres de l'Indépendance. Abel de Loyola se tenait toujours à uriner d'un jet puissant de carnaval devant l'arbre de mémoire, fouillant des yeux l'obscurité du canal. Comme ses compagnons du 26 juillet, il tenait le langage d'un chevalier des temps modernes, celui d'un hidalgo épris d'honneur et de justice, même si son enfance avait plutôt cavale misère. Ne

jamais jouer les durs, se disait-il en scrutant les esprits de l'ombre, dans ces lieux où nos grands-pères ont passé leur vie à travailler quatorze heures par jour, machette à la main, pour couper des cannes à sucre en échange de deux poignées de riz ou de haricots, tandis que dans l'étable une femme recevait sur son cul le fouet lascif du contremaître, car on savait alors ce que voulait dire travailler plus pour gagner plus. Il fallait jouer à qui agite au mieux sa machette, ainsi que son père et son grand-père avant lui. Ne jamais dédaigner une bonne gorgée de rhum et l'avalier d'un trait comme si on envoyait chier le monde, parce que la vie c'est de la merde comme cette saloperie de ver qui peut vous sortir des fesses, puis rire un bon coup sans savoir si, perché sur votre épaule, il y a le saint ou le démon, l'archange ou le dragon du carnaval, dont Abel de Loyola traquait les ombres au fond du carnacacavalcanal.

C'est depuis le royaume des racines que l'on peut comprendre ce qui arrive à Juan-Luis de Loyola. Lui-même ignorait le sens de cette nuit d'anniversaire passée à boire après avoir tué un homme ayant connu sa mère avant son père voici plus d'une éternité. Cet état de faiblesse le rendait invincible, qui lui faisait verser sans cesse un baume de feu sur son inguérissable blessure. Car la brûlure en lui prenait source bien plus loin que l'enfance. Comme l'ivrogne calme le mal d'alcool par l'alcool, il aimait enivrer de phrases théâtrales avec son double une souffrance d'avant sa naissance. C'est dans un tel esprit, sans rien d'autre que l'arbre des origines qui pût peser sur lui ou lui porter ombrage que, seul face à son ombre invisible, au-dessus de tout, debout sur son ombre elle-même, Loyola mesurait la vanité de son pouvoir au sommet d'une Tour dominant la capitale d'Europe.

*

— Ma tête a toujours été farcie de cailloux et de détritits et de bouts d'allumettes et de morceaux de verres glanés un peu partout pour écrire un livre de trente-six points de vue différents en autant de styles, tous apparemment incompréhensibles

— Il ne sera pas à rejeter, l'avis que je vais te donner. Toujours vient une heure où s'entend le chant de l'aède inspiré par les dieux pour la joie des mortels !

*

Maiak

QUITTÉE LA BRUINE D'HOSTILITÉ

de la cité portègne, un homme se lève sur sa barque et lance un chant de colère au plus profond de ton mystère.

Le monde, depuis des millénaires, accueille ce chant de communion marine né de sa propre germination infinie.

Grâce à l'ultime lueur traversant les eaux du canal, j'aperçus une femme entourée de lumière. Cette apparition rayonnante pouvait-elle être celle de ton corps transfiguré ? Mais où étions-nous vraiment ? La conscience absolue m'envahit d'une impression tant de fois ressentie durant la vie.

Ceci est une œuvre littéraire et plus qu'une œuvre littéraire. J'achève un cycle romanesque pour Juan-Luis de Loyola. Salut aux lecteurs des siècles futurs ! Est-ce de la sorcellerie ? Voyez l'étrange tribu rassemblée autour du feu d'étoiles dont s'embrase ma coupe après les coups de feu tirés par une déesse aux serpents. Il y a là des visages dont la lumière vous parviendra, comme nous-mêmes avons vu les ténèbres du passé s'éclairer de quelques regards, de quelques sourires, mais aussi de pleurs de cris et de rires. Tout ce qui demeure d'une époque...

Par un parchemin déployé dans le fond du canal de Bruxelles et par un ordinateur au sommet du plus haut temple de la ville, par la constellation des Pléiades et par le royaume des ombres, par la voix d'une femme qui me fit connaître un voyage de la géhenne au paradis, je vous prie d'écouter l'étoile au fond de cette coupe que je brandis après la mort !

Rengaine d'une idole des vitrines

Là où je suis, je vais plus vite que la mort. Même si je ne suis rien d'autre, je vous l'ai dit, qu'une poupée taillée dans le bois d'un figuier tropical. Pas la peine donc d'en faire toute une histoire. C'est même ici le contraire d'une histoire. Pour en entendre, des histoires, il me semble que bien d'autres déesses vous offrent l'embarras du choix. D'ailleurs, je n'ai jamais rien compris à leurs histoires. Celui qui est passé de l'autre côté de l'espace et du temps vous en raconte une autre, qui est peut-être la vôtre, à vos propres yeux cachée depuis la guerre de Troie.

Sa vie entière l'aède a tutoyé la mort

à jamais en exil

au large de lui-même.

Le sang bat à ses tempes

le délire habite sa voix

lui qui du chant des mers perçoit l'écho

dans un miroir comme reflet de source au fond de la mémoire.

Ecoutez-le parler par ma bouche fardée...

Ô charogne vers qui tournent déjà les mouches

lui dont l'âme crie douleur de son fleuve perdu !

Ô plaie dans les entrailles et jusqu'aux os de l'âme

que reste-t-il en toi des vieilles mélopées ?

Il ne disait qu'un nom comme celui qui a tout oublié, pour ne plus se souvenir que d'une Indienne blonde à peau noire d'avant toute mémoire, qu'il s'obstine à nommer son Eva de Cuba...

C'est grâce à l'ombre d'un arbre sur le monde que Juan-Luis de Loyola voit sa mère en tenue légère – une fleur de Pâques pour toute vêtue – faire magie dans mes ramures au pied desquelles n'en finit pas de pisser son père. Il voit l'oiseau-serpent de bienfaisante mémoire animer l'ombrage du vieil arbre. Il voit les anges et les démons, les dieux et les esprits d'une île où devait exploser la révolte de sang et de feu, révolte écarlate comme cette fleur dans la chevelure d'or d'Eva de Cuba. Une révolte d'étoiles et de cyclones, puis la gerbe de chiures et de vomissures sanglantes ayant entouré sa naissance. Qu'il attend encore. Car il n'a pas connu sa mère et n'a d'autre sanctuaire qu'un coffre où dort la seule relique de celui qu'il croit être son père.

Juan-Luis de Loyola sortit du coffre-fort un paquet mal ficelé, d'où il déploya sur le bureau d'acajou un morceau de tissu souillé de cette couleur brune que prend le sang quand il a séché de longues années sur une étoffe blanche. Avec d'infinies précautions, il se passa sur le torse une chemise de coton à poches multiples. Une nuit. Une seule nuit. Mon père n'a connu ma mère qu'une seule nuit, celle du 26 juillet 1953. Sa main se pose sur la poche de poitrine frappée de cette salissure en forme d'étoile. Au cas même où j'aurais été conçu au cours de la nuit qui devait lui être fatale, comment expliquer un séjour si long dans le ventre de ma mère ? Il tira de la poche une coupure de presse jaunie évoquant l'assaut manqué d'une caserne militaire à Santiago. L'article vantait l'armée d'avoir démantelé une société de conspirateurs à laquelle appartenait un certain Abel de Loyola. Sur une photographie apparaissait le chef des rebelles, que l'on disait mis hors d'état de nuire. Il s'agissait d'un jeune avocat, grand et athlétique, arborant une moustache à la Errol Flynn. Le hors-la-loi nommé Fidel Castro, assurait-on, ne ferait plus jamais entendre parler de lui. Leur groupe terroriste, apprenait-on encore, s'était placé sous les auspices de saint Jacques, patron de la ville. *Scto Iago...* le chemin des vagabonds, des pénitents, des nécessiteux, guidés par la Coquille, signe océanique... ironisait la rédaction dans une veine lyrique propre aux journaux de province.

Juan-Luis de Loyola remit la coupure dans la poche de poitrine de la guayabera. PAS PRENDRE CONNAISSANCE AVANT LENDEMAIN 50 ANS. C'était un autre message, dont il ignorait la provenance. Un petit colis sans destinataire envoyé par la poste il y avait neuf mois. Rien d'autre qu'un carnet noir. Simple superstition, Loyola l'avait rangé dans le coffre-fort à côté de la guayabera. Jamais il n'avait cessé de remuer ces questions insolubles. Comme j'aurais dû voir le jour aux alentours du 26 avril, il est évident d'imaginer quelque rapport de ma mère avec un autre homme, vers le 16 septembre 1953. Or je suis bien le fils d'Abel de Loyola, son sang ne peut mentir ! Juan-Luis de Loyola ricane d'un sourire démoniaque en se replaçant face à l'ordinateur portable. Notre propre

secte des coquillards n'en était-elle pas à ses débuts, cette Internationale d'un genre nouveau qui entendait saper toutes les bases du monde civilisé ?

S'il écoutait à cet instant la voix du royaume des ombres, il entendrait qu'en vérité toutes les circonstances ayant entouré toutes les venues au monde sont invraisemblables. S'il ne paraissait guère crédible qu'il eût pu être conçu onze mois avant de naître, peut-être lui était-il plus facile d'imaginer que le spectre de son père, deux mois après sa mort, ait pu féconder le ventre de sa mère ?

*

- *Dites-moi, vous en savez long sur vos géniteurs ?*
- *Ma mère vient des Cyclades, mon père est inconnu*
- *Ne disait-on pas des Cyclades qu'elles avaient été vomies par un dragon ?*
- *Le maître des ouragans, qui franchissait les mers d'un seul bond*
- *Gloire au dragon volant depuis les Cyclades jusqu'aux Caraïbes !*

*

Oui, mes branches parlent sur les hauteurs noirâtres de l'aurore. Voulez-vous tout savoir ? Elles connaissent des tas d'histoires, les floraisons sidérales d'un arbre où naquirent les premières légendes. Arbre à plumes, fleurs de feu, silencieusement va la sève du Jaguëy gorgée de fruits d'or. Et toujours cette absence d'aurore... Aurore, comme le nom de baptême d'Eva, là-bas, sur une île des Cyclades. Loyola contemple la ville endormie. Seul avec la nuit, il ne veut sentir qu'une chose, la mer de son enfance. Ecouter le chant de la houle qui lui contait la fable d'Eva, quand elle se brisait contre les rochers du Malecón.

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?

Près de onze mois de gestation, quarante jours de rab dans la matrice : vous avez déjà connu ça ? Mon père n'avait pas fini d'uriner sur les démons grouillant aux racines de l'arbre sacré, sans apercevoir Eva dans les branches qui l'observait de ses légendaires yeux verts. Les jambes toujours solidement plantées face au Malecón, Abel de Loyola tourna le torse et mit une main en visière sur son front pour scruter la Tour qui dominait Bruxelles. Il n'était pas impossible qu'en guise d'être céleste voltigeant à hauteur des nuages, il pût distinguer l'étrange gargouille ne le quittant pas des yeux depuis sa fenêtre du dernier étage. Je le vis se tourner à nouveau vers le canal et me désigner un petit bar sur l'autre rive.

Là naquit pour un aède le mythe Eva. Eva la voix d'or, Eva la seule chanteuse blanche qu'on pût comparer à Billie Holiday ! Eva la fille d'un milliardaire grec, éprise d'un révolutionnaire cubain, qui dictait la mode à Paris tout en imprimant son rythme aux nuits de Santiago de Cuba.

*

- *J'ai tout essayé*
- *Que voulez-vous dire ?*
- *Impossible d'encore écrire après un si long rêve*
- *Plus rien à découvrir ?*
- *Peut-être ai-je encore, comme cette Eva, un avenir de chanteur des rues.*

*

Juste après avoir créé la Terre, l'oiseau-serpent des origines aperçut qu'il y manquait deux yeux pour le voir dérouler ses anneaux emplumés dans l'univers. De sa langue bifide il cracha deux îles jumelles que reliaient – ainsi qu'un savant nerf optique – les racines du même arbre génésiaque. Puis il déposa dans l'ombre de ses branches la première femme, dont la chevelure était tissée de la lumière des Pléiades. Ouvrez donc ces pages liminaires – dédicacées non pas au Prince, mais au Gueux – pour y sentir d'emblée la sueur d'une écorce millénaire ! humez la chair et le sang d'un tronc trituré pour le plaisir de vos songes ! inhalez la fumée de ses lianes, qui découvriront peut-être à vos yeux l'envers des choses !

Juan-Luis de Loyola se mit à claquer des doigts. **26 juillet, 26 juillet, 26 juillet !** Ces deux mots, sur une mesure à quatre temps, faisaient battre à son cœur le rythme endiablé d'un *son* santiaguero. Qui pouvait savoir que ce jour marquerait le départ d'une série d'événements dont serait bousculé l'ordre du monde ? Nous-mêmes, vingt ans plus tard, ne rêverions-nous pas d'une autre vie plus lumineuse au large de l'aurore ? Aujourd'hui je produis pour la Tour, à destination planétaire, de ces fausses lumières dont chaque soir ont besoin les ruines crépusculaires à seule fin de paraître nouvelles. Car les *news* mondiales sont ce que la Tour vous dit qu'elles sont. César avait ses légions, Napoléon sa Grande Armée. Nous avons nos divisions. Télévisions, informations, magazines. D'ici peu, nous toucherons plus de monde que personne dans l'Histoire excepté Dieu lui-même, aime dire Jésus Evangelista. Si deux tours s'écroulent à New York, d'autres tours continuent de veiller pour vendre au monde les valeurs de la marque Panoptic. Debout face au canal, urinant sans vergogne sur l'arbre sacré, mon père laisse monter en lui la puissance des vagues battant le Malecón. Il

semble se soulager de ma propre douleur, tandis que dans les branches ma mère continue de l'observer sans cesser de chanter tout bas, car il connaît toujours la puanteur du désespoir, une odeur de pieds sans chaussures, de cœurs en détresse, de visages couverts de croûtes. Aller à l'école ? Se faire soigner à l'hôpital ? Votre famille devait appartenir à la race du gouvernement ou à celle des racketteurs, ce qui revenait au même. Il sait aussi que l'argent coule à flots sous le dôme du Capitolio comme dans les casinos et les banques du Vedado. Oui, mon père avait compris cela, qu'un homme pouvait être un prince ou un cochon, un saint ou un démon, selon qu'il était né du bon ou du mauvais côté de la loi. Tous les esprits de la Santeria se ligueraient alors pour lui faire connaître une ange blonde venue d'Europe en compagnie d'un autre homme, qui deviendrait pour lui Eva de Cuba.

Grâce à l'oiseau-serpent, racines et fruits ne sont pas séparés. Non plus que royaume des ombres et chevelure des Pléiades. C'est en elle, bercé par son chant, que Juan-Luis de Loyola tout à l'heure s'est permis un petit somme, la tête renversée sur son clavier d'ordinateur. Dans son rêve, au sommet de la Tour, il était un homme gisant au fond du canal de Bruxelles, qui lui-même rêvait avoir tiré les coups de feu depuis la Tour sur l'homme ayant tué son père il y a cinquante ans ; mais alors, comment pouvaient-ils encore savoir l'un et l'autre qui était qui ?

*

- *Nous-mêmes avons toujours vécu entre vie et mort*
- *Comme entre songes et réalités*
- *Ouvrant l'œil dans la nuit*
- *Regard infirme à la lumière du jour.*

*

L'être du Jaguëy, c'est une transe en immobilité totale, et dans cette immobilité même un voyage inimaginable à travers les espaces et les temps. Voulez-vous que cet arbre vous conte l'histoire de la belle Indienne Habanaguana, lointaine ancêtre d'Eva de Cuba ? L'oiseau-serpent des origines eut envie que les yeux de cette femme lui fussent un rappel des deux mers où il avait craché les îles jumelles. Il désira se faire un nid de sa crinière d'or. Il voulut que les couleurs de sa peau fussent un mélange de toutes celles qui peuplèrent ses mondes, car ceux-ci seraient multiples et séparés par d'immenses déserts d'eau. Les temps et les âges passeraient ainsi que milliards de

vagues avant qu'il prît fantaisie à l'oiseau-serpent de faire se rencontrer ses créatures à la surface de la Terre. Ainsi le Nouveau Monde, pour un certain Cristobal Colon, ce serait d'abord Eva, l'Indienne d'au-delà renversée dans le secret de mes palmures, sa chevelure frôlant les eaux primordiales, dont les yeux verts fixeraient le ciel à l'horizon duquel viendraient à elle trois caravelles aux ailes blanches frappées de la croix.

J'arrive enfin à quelque chose, pense Juan-Luis de Loyola. Mon père, sang-mêlé de Cuba, vit débarquer la jeune Aurore de son yacht blanc battant pavillon grec ainsi que les Indiens taïnos, autour de la marmite où mijotait l'*ajiacó* du village, aperçurent sans doute les premières voiles chrétiennes à l'horizon de Baracoa. Même si je mens un peu. Même si j'oublie le rôle d'Abel de Loyola dans cette Internationale, où il figurerait comme le nécessaire bon sauvage d'un certain Guy Debord. Ce qui est hors de discussion, c'est que tout commença sur le quai devant l'*Eva's Bar*, suggère mon père en désignant toujours l'autre rive du canal. Fontaine infatigable en la cité connue pour son Manneken Pis, il n'avait pas fini d'arroser l'arbre des origines en fixant des yeux les vagues battant contre le Malecón. A mesure lui parvenait le chant d'Eva qui se confondait à l'écume, vêtue comme elle d'une robe de prêtresse de la Santeria. N'était-ce pas une céleste apparition qui tomba sur la vie d'Abel de Loyola ? D'abord, elle fut une jeune femme à la peau blanche du nom d'Aurore, accompagnée d'un autre homme ; puis elle prit couleur de rhum quand elle devint Eva de Cuba. Mais il y avait aussi l'étrange coïncidence : à la proue du yacht blanc qui venait des Cyclades et appartenait à son père, trois lettres épelaient déjà le nom de la première femme. C'est de ce beau navire que mon père avait donc vu sortir la fille d'Aristos Théokratidès quelques semaines avant le 26 juillet 1953. Eut-elle besoin d'être possédée de deux manières différentes quand elle mit le pied sur le sol des Caraïbes ? Pour elle, mon père et l'aède n'en feraient qu'un. Ce dernier se trouvait dans la cabine du yacht accosté devant l'*Eva's Bar*, et elle descendit seule de la passerelle pour tomber sur un jeune mulâtre plein de rythme dans le sang. Si, du moins, je comprends bien ce que suggère mon père dont la diluvienne miction se poursuit non sans souvenir du temps où on leur faisait avaler leur propre urine, aux opposants de Batista, ses yeux ne cessant de scruter le passé dans les ombres du canal. Au fil des générations, pas un habitant de ces taudis n'avait échappé au mal et à ses souffrances. Des archanges armés de lances et de glaives, des dragons dont les gueules crachaient des flammes avaient envahi chaque village de la côte africaine et fait voyager leurs ancêtres avec des chaînes aux pieds d'une rive à l'autre de l'océan, pour qu'une jeune femme blonde l'accompagne un jour dans ce bar où jamais il n'aurait pu entrer seul car il n'avait pas la bonne couleur de peau.

Le royaume des ombres a ici son mot à dire. Ce qu'ignore encore Juan-Luis de Loyola, c'est d'où vient vraiment Eva de Cuba. Ce qu'il

découvrira dans sa propre histoire, c'est son rêve à elle il y a très longtemps, face à la mer, de voyager un jour dans une ville au sommet de laquelle danserait sa mère, même si elle ne pouvait alors deviner quelle forme exacte aurait prise l'oiseau-serpent des origines à la flèche de l'Hôtel de ville de Bruxelles.

*

— N'a-t-on pas dit aussi de nos deux œuvres qu'elles contenaient quelques longueurs ?

— Oyez donc les multiples chants de ces aveugles inspirés !

*

C'est depuis lors que mes plus hautes lianes célèbrent l'en allée de rêves prodigieux. Car un prophète invisible à ma cime crie dans une conque et vous lance depuis cinq cents ans ses bordées de cris d'oiseaux. Mon âme pépie de joie sous la magnificence des étoiles où les Pléiades chantent pour deux mers découvrant l'une à l'autre leurs sexes avec des cris d'amour, parce que pour chacune l'autre rive est plus belle qu'un soleil au fond de la nuit. Depuis mon île des Cyclades, j'étais aux premières loges d'un opéra fabuleux pour voir la matrice méditerranéenne accueillir une semence venue du couchant dans ses gonades levantines où serait fécondé le Livre. D'un ovule jaillirait le cri de la révélation prophétique ; d'un autre celui de la pensée philosophique. Entre la colombe de Jérusalem et le hibou d'Athéna se déploieraient les ailes rouges du Phénix. Quand le ventre fut gros, j'ai vu la parole biblique franchir à rebours les colonnes d'Hercule vers mon autre île des Caraïbes. Mais là ? Feu et sang, croix et glaive ! Evangile du canon. Cet accouplement déchiré n'a pas connu son terme, qui verra la naissance d'une race d'Atlantes appelée de ses vœux par un Phénix invisible au nom de la constellation des Sept Etoiles.

Maiiak

Si je n'ai pas failli, la source devrait être infinie de cette triple trilogie composée pour Juan-Luis de Loyola. Sept étoiles : autant que la constellation des Pléiades. Voici donc un livre en sept langues de lumière qui confirme ce que vous saviez, préférant feindre de l'ignorer, depuis plus de trois mille ans. Car l'aède porte en lui les sept origines d'Homère comme les douze tribus de Moïse, ainsi que les sept fois douze poèmes du Phénix.

Un expert esthétique est-il capable d'entendre son nègre ? Nous verrons ce qu'il en sera dans dix ans, le 16 juin 2004, jour de son cinquantième anniversaire. Comprendra-t-il que notre pacte est le contraire de celui qui se noue entre Faust et Méphisto ? Toute révélation, pour venir au jour, affronte les ténèbres. Certes, l'aède est celui qui revient des gouffres de la mort. Il y a puisé de quoi remplir sa coupe de braises encore vives, lui qui a franchi le mur de la lumière pour traverser les âges. Certes, il est l'héritier des villes abolies. Nul n'est éclairé par un feu plus intense que celui de ses pages, qui indiquent le passage entre *mythos* et *logos*. Puisse un interrupteur s'allumer en Loyola : *c'est quoi, ce livre ?* Etincelles d'étoiles tout le long du pont qui traverse un crâne, d'Orient en Occident. J'ai entrevu dans l'autre monde un défilé de féeries sur cette passerelle de l'abîme où les fils du soleil sanglotaient sous la douceur fleurie des Pléiades. Le passage est sauf ! Je peux donc enfin raconter cette guerre de Troie qui caractérise la vie des hommes aujourd'hui...

Rengaine d'une idole des vitrines

Commencez-vous à voir que l'histoire des hommes est tissée de racines et de lianes autrement subtiles que celles enseignées par les dieux des magazines ?

Tout aède est Atlas comme Atlas fut alors l'aède juché sur ses propres épaules, à l'heure où l'horizon n'offrit plus lumière d'aube et qu'il fallut se hisser plus haut que le ciel afin d'apercevoir un impossible demain. Dix ans plus tard, il ne subsistait rien que le souvenir d'un fétiche en bois des îles, dans une agence touristique, de cette aventure lointaine où mes bras s'étaient enroulés à ses yeux de serpents pour lui faire imaginer quelque apparition de divinité crétoise, laquelle userait encore d'autres sortilèges afin d'empoisonner la nuit d'un expert esthétique en haut de sa tour Panoptic.

« Paix à mes cendres, lui clamerait l'aède hilare depuis le canal de Bruxelles – comme s'il eût parlé des cendres du cigare aux lèvres de son meurtrier – paix à mes cendres dont renaissent les flammes de siècle en siècle ! »

*Ecoutez le fracas dont retentit **Maiak** après sa mort...*

Lui qui ne fut chez lui nulle part, il vécut dans tous les siècles et sur plus d'un continent sans jamais trouver son Ithaque. Homme dont l'histoire des hommes se lisait dans le poème écrit sur la peau du visage, achevait-il enfin la longue phrase d'une vie l'ayant mené lui-même ne sait où par des constellations de signes entre famines et pestes guerres et morts, l'immense phrase d'une histoire sans autre origine que la guerre de Troie sur une mer imaginaire unissant l'Orient et l'Occident ? Achevait-il vraiment sa mélodie, cette infinie rengaine s'en venant des Pléiades aussi bien que du royaume des ombres, lui dont l'âme criait encore douleur d'innombrables ancêtres oubliés ?

Juan-Luis de Loyola n'ose plus voir la farde ouverte à côté de son ordinateur.

Maiak III, *L'Ombre des ancêtres oubliés*

Un manuscrit vieux de dix ans. Son rédacteur, le grand-père d'Anatole, ne connaîtra jamais la publication de pages étrangement prémonitoires, puisqu'elles mettent en scène sa propre mort dans le canal. A moins que Loyola ne s'en soit inspiré pour tramer son scénario de cette nuit...

L'atlante exécuté renaîtra-t-il de ses cendres ? Mon père lui avait déjà coupé le sifflet, voici cinquante ans, quand Aurore Théokratidès tomba pour ainsi dire dans ses bras devant l'*Eva's Bar*, ce bouge où les marins parlaient un sabir gréco-cubain. C'était un sale endroit, se souvenait mon père ; il y avait de la chair fraîche à revendre pour des types incapables d'écrire seulement leur nom, jetés au puits sans fond du travail avant même d'avoir atteint l'âge d'aller à l'école, et dont l'éducation se confondait au sucre alcoolisé des champs de canne dans l'histoire de leur sang, tandis qu'à ses yeux les vagues de l'océan battaient toujours sans fin la digue du Malecón. Mon père, dont le puissant jet liquide n'était pas prêt à cesser d'abreuver l'arbre de mémoire face au canal. Que dire, par exemple, de la coïncidence ayant voulu que fussent baptisés du même nom ce bar où travaillerait Aurore et sa nef luxueuse venue des Cyclades, sinon qu'un hasard du même genre avait décidé qu'Abel fût aussi le prénom du second responsable de l'assaut manqué de la Moncada le 26 juillet, cet autre Abel dont le patronyme épousait l'appellation de la caravelle à bord de laquelle Cristobal Colon, cinq siècles plus tôt, découvrit la baie de Baracoa ? Il s'appelait bien Abel Santamaria, le jeune rebelle dont les yeux avaient été jetés en pâture à ses compagnons rescapés de la nuit pour les faire parler. Car la dictature disposait d'une police parallèle inspirée des « chemises noires » de Mussolini, dont les ordres se prenaient à Washington, et qui oeuvrait de concert avec les gangs de Las Vegas et de Miami. Les opposants, battus à mort, étaient achevés par l'ingurgitation de leur propre urine, si on ne les retrouvait au matin pendus et criblés de balles, à quelque branche de figuier tropical. C'est tout cela que m'enjoignait de raconter mon père. Pour moi, disait sa cascade aurine transformant le canal de Bruxelles en plus vaste pissotière de l'univers, quand tu écris, ce n'est pas des mots, c'est de l'urgence, un besoin pressant de soulager l'immense vessie de ta conscience, pleine des toxines accumulées dans l'organisme collectif. Comme si tu avais quelque chose d'essentiel à évacuer, sans même trop savoir comment t'y prendre. Tu cherches à l'exprimer, tu envoies des signaux, tu entres en communication avec le globe, et puis ça sort tout seul. Tiens, regarde par là... Juan-Luis de Loyola se mit entre les lèvres un cigare qu'il alluma. Quand il aspira la fumée, l'extrémité du havane s'enflamma et un cercle rouge apparut. Il se versa une large rasade, s'enfonça dans le fauteuil de son bureau du dernier étage, puis exhala. Son regard dériva le long du Malecón, jusqu'au point où il s'élargissait pour contourner le Maine et son gigantesque aigle de bronze perché sur des colonnes de marbre. Le Maine, un

navire américain, avait été explosé à la fin du siècle dix-neuvième dans le port de La Havane par les Etats-Unis eux-mêmes, qui firent ensuite aux Espagnols porter le chapeau, profitant de ce prétexte pour leur déclarer la guerre. Car l'Oncle Sam ne répugnait pas à caresser la jolie taille de sa mulâtresse cubaine afin de la coucher tout près de lui, jouissant de sa mielleuse bouche au parfum de rhum, entendit Loyola en vidant son verre. Toute honte bue, l'Oncle Sam adorait promener ses mains partout sous la robe, entre les cuisses et sur les seins d'Eva de Cuba. N'aidait-il pas son petit protégé Batista à voler des millions de dollars dans les caisses de l'Etat ? C'est ce qui se disait à l'*Eva's Bar*, où Aurore Théokratidès distribuait les verres, sa chevelure d'ange frémissant pendant qu'elle virevoltait entre les tables sur des talons aiguilles rouges comme les yeux du ver solitaire que Juan-Luis de Loyola voyait s'entortiller dans le ciel de Bruxelles.

Le royaume des ombres lui-même en apprend des choses sur la face cachée du monde, quand l'Olympe s'enivre d'un alcool puisé aux fruits des antiques Isles Fortunées...

*

— Ô Vague Quelque Chose derrière Toutes Choses ! Pour l'amour du Christ et de Lucifer, change donc le cours des affaires de ce monde... Accorde à quelqu'un une plume, de l'encre et la paix de l'esprit nécessaires pour dire ce qu'il faudrait dire !

— Voilà ce que je viens d'entendre de la voix même des dieux qui sont toujours.

*

Infini verger des Pléiades ! Jardin aux pommes d'or flottant sur l'océan des Hespérides... Chacun de vos fruits chimériques regorge d'une sève plus vive et abondante qu'il n'en faudrait pour saouler tout l'Olympe, s'ils n'étaient veillés par un terrible dragon. Faut-il ajouter qu'un homme fut pendu dans les branches du figuier tropical ? Certains prétendent qu'il est toujours vivant, mais où ? J'habite l'arbre où est mort mon père il y a cinquante ans. J'habite ce même arbre où est apparue ma mère à Cristobal Colon, voici la moitié d'un millénaire. Oubliez donc le figuier-maudit, même si tout ce qui se prononce ici vient de ses feuillages. Faites comme si vous écoutiez un homme qui mène l'enquête sur sa propre histoire, éclairant peut-être l'histoire de tous les hommes. Car, dans son enfance lointaine sur une île, il avait entendu raconter la fable d'une

reine maîtresse des eaux (Eva ou Ifa), représentée sous la forme d'un oiseau qui s'accouplait avec le serpent du ciel, principe d'éternel retour. L'histoire de cet homme vous fera voyager au cœur inconnu de vous-même, en ce noyau de l'univers où prennent source les racines du Jaguëy. Nous y sommes ? Attention... Celui qui vous parle vit une étrange expérience, dont ne se révélera le sens que progressivement.

Voilà la chose – appelez-la comme vous voulez. Moi, je la nomme *Ajiaco*. Une histoire de saints et de démons qu'il vaut mieux attribuer au Jaguëy, protecteur de l'oiseau-serpent comme de l'archange et du dragon, dont Juan-Luis de Loyola, pianotant sur le clavier, tapait sur son écran les mots en lettres de feu : ils lui brûlaient les doigts, les yeux. Du côté du canal se fit entendre l'aboiement d'un chien qui ressemblait au hurlement du chacal. Un chien galeux ne se débarrasse pas facilement de ses puces, aimait dire Abel de Loyola. Sur l'autre rive, devant l'*Eva's Bar*, un yacht était à quai, son profil illuminé par des lumières scintillantes. Mon père avait refermé sa braguette à l'appel du Cerbère veillant le fleuve des morts. La nuit qui précédait le 26 juillet, me dit-il encore, une évasion avait eu lieu à la prison de Santiago. Quelques révolutionnaires s'étaient enfuis en tirant des coups de feu. Tôt ou tard, ils seraient repris, mais il y en aurait d'autres. Quand on coupait deux têtes, sept autres surgissaient. Mon père savait alors que les bombes qui explosaient la nuit ne cesseraient pas, même et surtout la nuit du carnaval, quand éclate partout le cri des archanges et des dragons... Papa, tu m'entends ? Peu m'importe le slogan, j'ai le rythme que tu m'as fait entrer dans le sang ! Sois maudit et béni pour m'avoir délivré par le rythme !

Juan-Luis de Loyola reprit une gorgée de rhum pour faire passer sa gueule de bois. La nuit du 16 juin 2004 n'aurait-elle été qu'un cauchemar ? Son père avait vécu au cœur d'un siècle dont l'histoire ne pourrait jamais être écrite si l'on n'y reliait pas ces deux événements qui le débordaient : l'explosion du cargo Maine en 1898 et...

Il fut pris de l'envie de jeter une allumette dans la bouteille de rhum et de la regarder se consumer au milieu des flammes de l'enfer.

Qui va dans le passage est au plus loin comme au plus près, si haut que rien ne lui est supérieur et si profond que rien ne lui est inférieur ; il embrasse l'espace-temps si bien que rien ne lui est intérieur ou extérieur. Il communique avec le ciel et les enfers ainsi qu'un archange-dragon.

*

— *Notre Ulysse ne sillonne jamais que des mers intérieures*

- *Les monstres qui se dressent au-devant de lui*
- *Les uns après les autres, sont des monstres intimes*
- *Pour atteindre le port il devra vaincre ses démons.*

*

Il murmure – vocifère ? – au bord de l’abîme celui qui cherche une vérité, se dit Juan-Luis de Loyola, fuyant du regard le manuscrit vieux de dix ans toujours ouvert sur son bureau.

J’étais là mais je n’y étais pas. Mon corps physique pouvait bien se trouver à la table d’un café, quelqu’un m’apostropher, me demander du feu, comme elle autrefois, sur la digue d’Hierapetra, mais je lui répondais à contretemps, car mon existence réelle était dans le poème que j’étais en train de lui écrire, sous le soleil de midi, avant même que sa robe rouge ne surgît dans ma vie.

Qu’importaient encore ces délires où **Maiak** se voyait abattu par une déesse crétoise aux bras enroulés de serpents ? Au diable donc notre contrat, qui prenait fin à minuit... Mon grand livre, telle cette Tour – ou les frondaisons d’un arbre quand elles résonnent des clameurs de mille bivouacs – est suspendu en moi comme s’il délimitait l’univers. Chaque nuit vient une étoile qui nous lance le cri d’Eva. Elle appelle et l’on s’embarque pour un monde de mots comme Colomb, paré à découvrir une terre ancienne que l’on baptisera nouvelle. Suis-je la victime ou celui qui a commis le crime ? L’un et l’autre sans doute. L’aède ne boxe-t-il pas à mort son tueur, par ses seuls mots, pour les siècles des siècles ? Quel que soit le point de vue, ces notes prises à la sauvette serviront de brouillon pour le commentaire du vidéofilm. La fin d’un homme en temps réel, sur InterNoé, grâce à Panoptic ! En guise de voix *off*, celle d’un quelconque Lazare ferait l’affaire...

(Mais, au fond, quel âge pouvait avoir l’aède ? Pour s’être trouvé présent à l’enterrement de Maxime Gorki, comme il en raconte la scène dans ses *Cris des cités rivales* – cette année même où Métaxas imposait la dictature en Grèce, où Franco violait la République espagnole, où le pétainisme à venir préférait ouvertement Hitler au Front populaire – il ne devait guère avoir moins de kilomètres au compteur que ce Lazare

Ponticelli dont parlaient aujourd'hui les journaux, dernier rescapé de la *der des ders*.)

Ankylosée par cette nuit pleine d'errances en tout genre, la ville s'est éveillée en lambeaux bariolés, bien que n'apparaisse pas encore la lumière du jour. Combien de jours encore sur le sol de cette ville ? Combien pour mon séjour terrestre global ? Arrêterai-je un jour de gribouiller des voiles blanches adressées aux indigènes d'îles imaginaires ? Debout au sommet de la Tour, je me retrouve assis sur un quai du canal. Mes jambes pendent dans le vide, où des vagues battent les récifs. Le Malecón ou rien ! Ce canal m'offre un front de mer de bon secours, ô Virgen de la Caridad del Cobre ! Ô San Lázaro, dieu des désemparés qui ouvre les chemins dans la santeria de mon père ! Mais où est encore l'Ouest, à présent qu'il n'est plus rien à l'Est ? Au moins je peux encore imaginer l'aurore, ce qui n'est pas le cas de tous. Fiers galions des Caraïbes ! Véloces nefes des Cyclades ! Accordez-moi la force de secouer l'arbre sacré dont les rameaux ploient sous leurs astres dont l'alcool contient peut-être l'art de chanter en langage de flammes ce qui fut comme ce qui est à naître, afin d'en recueillir l'héritage d'une sève millénaire !

Le monde s'était mis à tourner dans un sens imprévu, labyrinthique, étrange. L'alcool seul avait-il provoqué cette emphase lyrique ? Tout bien réfléchi, buvons encore ! Très satisfait du début de mon roman, j'ai laissé de côté l'inquiétant manuscrit de Maiak aussi bien que le carnet noir à n'ouvrir que cette nuit, pour m'offrir une autre rasade. Aussitôt s'emparèrent de mon esprit des impressions imprécises, mais aussi importunes qu'une mouche qui vous bourdonne au nez. L'insecte produisait des sons incongrus que j'aurais pu traduire par « Bienvenue dans l'au-delà, Messieurs-dames ». Je n'arrivais pas à calmer cette mouche toujours bourdonnante – quelle mouche était-ce donc ?

Assis devant mon écran d'ordinateur, je voyais à nouveau grimper les chiffres. BZZZZZ. Achète, Loyola, achète ! Et le rouble continuait de monter. L'ampleur d'une telle hausse m'apprenait que cette nuit serait historique. BZZZ, poursuivait la voix d'un minuscule dragon aux ailes d'ange dans mon crâne.

Si – ce qu’aux
divinités ne plaise ! –
devait survenir
l’époque la plus
insensée de l’histoire
humaine, le livre qui
en rendrait compte
serait – parole de
mouche ! – le seul
impubliable en ce
temps-là.

Rengaine d'une idole des vitrines

Passes donc ton chemin, lecteur, si tu ne veux savoir d'où proviennent les mouches qui envahiront ce roman.

Car j'ai vu, depuis vingt-cinq ans que l'œuf de la femme est la plus dévaluée des marchandises, oui j'ai vu des villes aux visages grêlés par la mitraille, gueules édentées, façades vidées de leurs yeux morts. J'ai vu leurs crânes en ruines levés pour des libations de sang. J'ai vu les armées de squelettes pliant l'échine et turbinant pour nourrir la graisse de fortunés cadavres exécutant les ordres du Moloch. Partout sur cette Terre un bal costumé des enfers. Partout danses masquées sur des fosses béantes. Nulle part je n'ai vu de pont sur ces abîmes...

A famines et pestes

Guerres et morts

Auraient pu succéder

Festins de conscience

Epidémies de lumière

Armes de construction massive

Extases collectives

C'était cela le rêve du titan porte-globe...

Ô charogne vers qui tournent déjà les mouches !

Ô plaie dans les entrailles et jusqu'aux os de l'âme !

Quelles vies quelles morts le cri de l'aède emporte-t-il pour confier son sort à cette hideuse langue noire de la ville, gonflée déjà des mouches de son propre cadavre ?

Brouillards de désirs éparpillés

Vapeurs de consciences broyées

Brume d'âmes pulvérisées

Cavale de carnaval au canal cannibale...

Qui pourrait écarter les mouches d'un cadavre ?

A défaut, résignons-nous à écouter leur chant de victoire

Depuis

Depuis

La guerre de Troie !

Entrez donc

Messieurs dames
Entrez je vous en prie
Nous ne manquons pas de places
Au grand cirque de l'au-delà
Vous ne serez pas déçus
Par Eva de Cuba
Même s'il n'y a pas
De scène à mon spectacle
Et si les feux de la rampe
Sont les yeux de l'Anatolie
Qui clignent sous forme de lumières
Brillant au fond d'un cimetière
Où je nais à la vie
Quatre-vingt douze navires grecs
Attendaient au port du Pirée
Prêts à appareiller pour l'Asie mineure
Qui reçurent ordre de n'en rien faire
Au début de l'autre siècle
Au cours duquel n'a cessé de gronder le fracas
La terre de trembler
Tout de s'écrouler
C'est de Troie que je vous parle !
Où les os de celle qui doit naître
Se mêlent à ceux d'ancêtres millénaires
A moins que je ne fusse déjà née
En je ne sais quelle année
De cette Grande Guerre
Et que j'eusse parlé
Depuis le ventre de ma mère
Dans un cimetière
Pas très loin de la mer
Où le soleil tombait en petits morceaux
Comme si Quelqu'Un le découpait
Dans le ciel
Et ça saignait un feu qui tombe
Encore encore sur tous les corps qui plongent
Dans la mer

*Gonflés d'eau les cadavres
Dansaient au gré des vagues
Et leurs crânes cognaient
Contre les bateaux militaires
Des milliers de familles se noyant
Tentant de grimper à bord
Devant la mer derrière feu et carnage
Les flammes s'emparent de la ville
Que font les amiraux ?
Tous les galons dorés de l'Europe ?
Ils filment le massacre
Leurs fanfares jouent de jolis airs
Alors nous tous cachés au fond du cimetière
Faisant davantage confiance
A la férocité des Ottomans
Qu'à la compassion des Alliés
Qu'est-ce que ça changeait pour nous
Le Sultan ottoman ou Mustapha Kemal
Venizélos ou le roi Constantin
Si les Grandes Puissances organisaient le jeu ?
Car sur la ligne de chemin de fer
Qui allait de Bagdad à Smyrne
Traversant les champs pétrolifères
Du Moyen-Orient
Et toutes les richesses
D'Anatolie
Se tramaient déjà les rêves
De la tour Panoptic
L'histoire de la Toison d'Or continuait...*

LE

11 / 09 / 2001

tout le monde a tout vu

ET

personne n'a rien vu

Désacralisé désenchanté désâmé se voulait un siècle que j'aurai traversé de part en part désemparé comme un San Lázaro peu importe mon nom parmi des millions d'autres même si je suis bien né Lazare Ponticelli à Bettola le 7 décembre 1897 et que je reste le der des ders en vie de la Grande Guerre moi le rituel fils de cette Italie fondée par le divin Enée qui s'enfuit des ruines de Troie ayant donc fréquenté trois siècles et bien davantage par pitié pour la grande famille des poilus pas de funérailles nationales ni de cérémonies officielles aux Invalides aucun discours à l'heure de ma mort tout le monde est d'accord avec cent ans de retard pour dire la révoltante absurdité de nos combats dans les tranchées mais personne pour voir que cette guerre de Troie n'a jamais connu d'armistice toujours plus cruelle et bestiale pour les mêmes raisons commerciales je ne tire plus sur toi parce que tu portes un casque à pointe mais pour que tu casques et que tu pointes à ma place au régiment de la misère universelle on ne croit plus mourir pour la patrie mais on donne toujours sa vie pour une tour de verre qui n'a rien perfectionné mieux que les bombes cette marchandise idéale depuis le Chemin des Dames j'ai vu pleuvoir le feu sur Guernica pris le train pour Treblinka la Kolyma connu les dix mille degrés d'Hiroshima pique-niqué dans les ruines de Sabra et Chatila comme dans celles du Nigeria de Pretoria du Nicaragua de Kinshasa de Bassora puis de Gaza toujours le même décor pour nos momies déguenillées toutes pouvant s'appeler Lazare en un constant progrès matériel et technique où l'abondance des choses cache la pauvreté des âmes où la merde et la mort deviennent invisibles à mesure qu'elles s'emparent d'une planète où retentit l'écho d'un cri disant le ciel est vide et Dieu ne répond pas même s'il n'est de bombe qui ne soit signée de son nom celui du nouvel ordre édénique alors je vous en prie quand s'ouvrira pour moi la dernière tranchée plus de faux rêves et de faux souvenirs le jour de mes obsèques je voudrais seulement qu'on rappelle un épisode cet ennemi blessé dans le détroit des Dardanelles hurlant avec sa jambe de traviole au lieu d'une grenade je lui ai balancé ma bouteille de gnôle c'était la dernière un rhum Evangelista le Turc a crié na zdarovié avant de crever car des soviets s'étaient formés parmi les soldats oui je verrais monter une marée d'aurore en 1917 que les congés payés de 1936 allaient soulever en vague dont la crête s'écroulerait en 68 pour ensuite refluer jusqu'à la marée basse d'un infini présent de glace où se dresse une tour qui n'a jamais cessé de grandir depuis ma naissance au sommet de laquelle des fraggers puisque c'est ainsi qu'on nommait déjà ceux qui lançaient les grenades oui des fraggers d'un nouveau genre s'amuse à vous inventer des jeux vidéos pour leurs machines à écrans électroniques tant de cerveaux cadavérisés plus de soleil dans les consciences oui c'est cela que je voudrais rappeler avant de rejoindre je ne sais quelle constellation moi qui sans être allé jamais à l'école suis devenu le scribe de tant de morts...

Cri du Cimarrón

Lorsque la boule de feu plus lumineuse que mille soleils lança son éclair, une musique inconnue s'éleva dans les airs. Où était une ville, il n'y en avait plus. Minuit fut alors en plein midi. Deux cent mille hurlements se rassemblèrent en forme de champignon, qui se mirent en voyage pour aller trouver l'oreille de ce qui était à l'origine de leur malheur. Tel un immense essaim de mouches, les voix prirent le chemin de l'Orient. Elles firent ainsi en groupe serré la traversée de l'océan pacifique ; après avoir atteint la côte, elles franchirent les montagnes et les plaines d'Amérique. Lorsqu'elles aperçurent la ville de Washington, pacifiquement étalée dans la lumière du matin, celle-ci ne soupçonnait rien de la boule de feu qui, plus lumineuse que mille soleils, avait jailli en éclair sur une autre ville. Car, ce 6 août 1945, une bombe atomique venait de réduire la ville japonaise d'Hiroshima en cendres radioactives. Alors l'essaim de voix mortes se mit à tournoyer en vastes spirales obscurcissant le soleil autour des coupes et des tours de toutes les cités civilisées, qui avaient donné leur accord pour que se réalisât ce qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'à l'ordre de l'inconcevable. Tous y dormaient du sommeil du juste. Particulièrement dans la future capitale d'Europe, d'où étaient partis les ordres de mission nécessaires pour alimenter la bombe en uranium, puisé dans les fécondes entrailles du Congo belge. Une malédiction fut proférée par l'essaim de voix. Si l'impensable avait eu réalité, la réalité deviendrait impensable. Puis les mouches reprurent leur envol par-dessus les toits de toutes ces villes, semblables à l'essaim qui s'était élevé sur Hiroshima ; non plus pour demeurer ensemble, mais pour se disperser. Et elles s'éparpillèrent en 200.000 directions différentes, chacune suivant sa propre voie. C'est ainsi que l'une d'elles devait parvenir au sommet de la montagne de Cobre, non loin de Santiago de Cuba, pour y produire un œil nucléaire dirigeant son regard dans toutes les directions ; tandis qu'une autre s'installait au dernier étage de la tour Panoptique à Bruxelles.

Je suis comme vous et moi, même si nous ne nous connaissons pas. Plus d'au-delà métaphysique, plus de devenir historique, plus de salut métaphorique. Adieu Jérusalem, Athènes, la Phénicie. Nulle part ne subsiste encore une conception du monde car nous ne vendons plus que des concepts. Nous sommes tous l'emballage emballé. Le dehors une image et le dedans mort. Mais qui me fait parler ? Serais-je un automate ? Comme vous, je passe le plus clair de mes jours dans les trois dimensions de l'espace : une surface horizontale d'acajou, sur quoi la scintillante muraille d'un écran plat qui me reflète. L'univers orbiculaire n'y est pas à l'étroit. Ce qui m'aurait dispensé de connaître le goût des abîmes si je n'étais le fils d'Abel de Loyola, celui des dictionnaires, dont l'existence est signalée par quelques notes en bas de page dans l'histoire désormais glorieuse du situationnisme. Fidèle à l'esprit de mon père (pour qui ne rien faire était le plus subtil et le plus difficile de tous les arts), j'accomplis mes exploits chaque jour au dernier étage de la tour Panoptic. Bien sûr, la plupart des gens croient que, dans les hautes sphères, travailler consiste à s'offrir en représentation, donner des ordres, aller et venir, communiquer. Je ne fais rien de tel, me vouant exclusivement au *Story telling management* de la firme où je suis employé comme *Esthetical & Ethical Expert*. C'est en pensant à mon père que m'a traversé l'esprit l'image d'une affiche qui pourrait servir de support à une prochaine campagne publicitaire.

« *Le 11/09/2001 tout le monde a tout vu et personne n'a rien vu.* »

Cosmétiques Noé ? Caméras Panoptic ? Il suffit de plancher, mais je vois bien Eva de Cuba se balancer d'une tour jumelle à l'autre au bout de sa liane avant les collisions fatales, puis resurgir du chaos pour vanter l'onguent miraculeux se riant du choc des civilisations, la magie sans égale de l'œil électronique.

« *Le 11/09/2001 tout le monde a tout vu et personne n'a rien vu.* »

J'appartiens en effet, comme certains d'entre vous s'en doutent, à la très officielle et respectable, bien que discrète

Anatolian Atlantic Artistical & Athletical Association

ce qui, dans un témoignage authentique tel que celui-ci, devait être précisé d'emblée.

Voici que la conscience de Loyola s'engloutit dans l'eau visqueuse d'un récit languissant, submergé par la mousse écumeuse du canal. J'ai entendu monter en moi la voix d'un autre. Cesse de te prendre pour un arbre, Golden Boy, comme la Tour tu ne possèdes fruits ni racines... Que faire ? Je tape sur la touche « correction automatique » de mon ordinateur Panoptic : son logiciel me conseille lui aussi de supprimer les pages qui précèdent, les jugeant trop emphatiques à son goût. Qu'en pense mon alter-nigaud ? Vas-y, Loyola, me dit-il à l'oreille, cesse de jacter comme un Jaguëy venu du ciel, ne bredouille plus des tas d'excuses, raconte plutôt la soirée d'hier au stade à ces braves gens, puis avoue ton crime, vas-y donc, fais-leur chevaucher le dragon ! Mais voici que la voix de l'arbre à nouveau s'empare de moi. Qu'importe, entrez dans la danse, le monde entier va charivalouper !

Traverser l'écho

De ma voix dans le canal

Au fond duquel

Un ciel

Voix d'ange de ma mère

Son ventre

Quarante jours en trop

La mer à boire dans le désert

Miroir matrice miroir

D'une Tour

Où se répercute

La voix d'un poète mort, comprenez-vous ?

Je n'ai rien trouvé qui atteste mon identité

Hormis la voix

le sang

de ce poète mort

Escaladant la Tour

À mains nues

***Peut-être à seule fin de me faire honorer un vieux
contrat***

***Faut-il qu'un héros succombe afin qu'une étoile
s'ajoute aux Pléiades ?***

Chacun d'entre nous, songe-t-il, rédigeant le roman de son existence, devrait y prévoir des espaces libres pour inscrire ce qu'il pourrait nommer ses *Notes en bas de vie*.

Notes en bas de vie

Quelle faute. Pire que le crime. A chassé de mes yeux le soleil. Pour que sans rêver je sois. Le prisonnier de je ne sais quel songe. Venu d'ailleurs. Au fond de moi-même ? A l'aube du jour où je suis né. Les grands ciseaux et le rasoir. Qui devaient servir à épiler ma mère. Furent d'abord utilisés. Pour lui raser la tête. Envolée sa chevelure d'or ! Après quarante jours passés. Dans la chambre de sommeil. Sa maladie chronique nécessitait. Une intervention chirurgicale. Au nom de ce qu'on appelait alors. La nouvelle psychiatrie. C'est. Du moins. Ce qu'avait prétendu. Sacha Bielinski. Le 16 juin 1954. Pour tirer Aurore Théokratidès. Dite Eva de Cuba. Des mains du colonel Miranda. Dans cet hôpital de Santiago de Cuba. Financé par la *Central Intelligence Agency*. Le chef de la police de Batista. Lorgnait sa proie féminine. Avec la mélancolique expression. D'un carnassier. Voyant sa ration. Lui filer sous le nez. Même s'il n'ignorait pas. Que la plupart des patients. Lobotomisés. Finissaient leurs jours à l'asile. Technique efficace. Pour amener à la raison. Les cerveaux souffrant d'angoisses. Aussi bien que les toxicomanes. Ou les déviants politiques. En effet. Les lobes frontaux. N'étaient-ils pas le siège. De l'agressivité. Qui pouvait se traduire. Par le fait. De ne pas se conformer. Aux codes. Admis par la majorité ? Ma mère. De toute évidence. Correspondait à ces critères. Après le scandale de Baracoa. Le 26 juillet 1953. Sous l'emprise des drogues. Elle avait. Dans la chambre de sommeil. Emis des sons. Que l'analyseur de voix. Du laboratoire. Avait transcrits comme. « Père ». « Veux bébé ». « Père ». Elle-même se retrouvait. Dans le ventre de sa mère. A l'intérieur d'un cimetière. Lors de la Grande Catastrophe. D'Asie mineure. Puis elle trouva la force. De donner un coup de tête. A une infirmière. Avec son casque. Un tel comportement la classait. Dans la catégorie des malades. Pouvant bénéficier de la psychochirurgie. Car il était jugé préférable. Pour un patient. D'avoir un intellect simplifié. Lui permettant d'accomplir. Des actes élémentaires. Plutôt qu'un intellect subtil. Capable de synthèse. Mais où régnait le désordre. La société

pouvant s'accommoder. Du plus humble des travailleurs. Mais se méfiant. A juste titre. Du penseur fou. Sur le point d'accoucher. Ma mère. Aurore Théokratidès. Allait donc être gratifiée. Selon les termes médicaux exacts. D'une « *destruction appropriée du tissu cérébral pour déconnecter une partie du cerveau d'une autre dans le but de modifier son comportement* ».

Les astres se balancent toujours non allumés dans le ciel et je me demande comment il est possible d'être en vie. Couché de tout mon long sur la moquette, j'écoute le silence d'un monde qui semble avoir pris fin. Je me souviens alors comme les yeux verts de ma mère changeaient de formes et de couleurs selon qu'elle était grave ou qu'elle souriait. Mes bras tâtonnent dans le noir. J'étends la main sur mon bureau et elle se trouve allongée là. Son corps n'a pas bougé depuis le matin de l'opération, jour de ma naissance, le 16 juin 1954. Mais elle n'a pas le crâne rasé. Son visage frémit quand j'agrippe à pleines mains sa chevelure d'or. Je glisse mes doigts entre sa robe et sa peau. Juste à l'instant me traverse la scène où elle était avec celui qui deviendrait mon père, la nuit du 26 juillet 1953, dans cet hôpital de Santiago de Cuba. La fleur exquise de ma mère s'offre à lui dans un vertige de paradis. Vous serez enfin reconnus dans l'extase de votre vérité sur terre, même si j'ignore tout des intrigues humaines ayant fait que l'univers pénètre en moi dans ce spasme d'agonie. Je revis le coït initial, par lequel Habanaguana créa l'univers. Viens me dit-elle. C'est un rythme cosmique dont je suis traversé, foudre de part en part, lumière sidérale à distance infinie du sommet de la Tour où je gis. Voici la paix finale où mon père et ma mère s'aimeront d'une fureur d'incendie. Ce brasier crée une chaleur telle que ma main brûle au duvet de braises entre ses cuisses. Car je suis nu devant toi, futur nouveau-né. C'est mon embryon dont ta hanche accompagnera le va-et-vient. Ce sont tes yeux qui luiront dans l'ombre sous des paupières où se poseront mes lèvres de fœtus. Ta bouche qui s'ouvrira pour ma langue, ta langue mon souffle le tien. Ton sein tes cuisses ta chair entière les miens quand tes crocs pointus comme un marbre des Cyclades dévoreront le cœur de l'Indien caraïbe sous sa parure d'or ornée de coquillages et de dents de jaguar. Car tout était en vous pour un enfant à naître encore aujourd'hui. En moi le labyrinthe millénaire s'éclaire d'une lumière si intense qu'en sursaut je bondis, mes mains fouillent en vain la surface du bureau vide et froide sous la faible lueur de l'ordinateur. Je me précipite vers la fenêtre obscure et je hurle ton nom dans la nuit. *Pléione !* J'ai crié le nom de la femme de mon vieux pote Anatole. Comme son grand-père l'aède s'était introduit en tierce personne dans la relation entre mon père et ma mère, je lui ai rendu la pareille. N'est-ce qu'un songe ? L'innocent jamais ne s'est avisé de nos échanges de regards. On prétend construire des ponts sur l'océan de l'histoire, et l'on ne voit pas le sol s'effondrer sous ses pieds. C'est ainsi que j'ai cru bon de l'envoyer en mission à Cuba, d'où il n'est jamais revenu. Comment faire pour qu'une femme vienne quand on l'appelle ?

Comment capter son obsédante absence, elle dont l'invisible déborde la présence visible ? Je n'ignore pas que le simple fantasma est une fleur pour personne, un livre que nul ne lit. J'aimerais pourtant y fixer les visions de cette incommensurable nuit. Car je t'ai cueillie, je t'ai lue, toi dont la splendeur illumine ma vie ! J'ai palpé de mes doigts l'intouchable de ton visage ! J'ai soulevé le voile de ta chevelure et je t'ai connue – toi mère des Pléiades !...

Dits de la chevelure des Pléiades

Au temps où plongent racines les paraboles du Jaguëy, pouvait être tenu pour Docteur en Tout qui possédait la maîtrise du Livre. (Les évangiles canoniques, flétrissant Scribes et Docteurs de la Loi, n'évoquent-ils pas l'image du figuier maudit ?)

Vinrent des temps où les éruditions se mesurèrent à la connaissance de dix, cent, mille ouvrages classiques et modernes.

Il se publie de nos jours un million de livres par an. Bientôt quelques milliards, grâce aux perfections de la technique accélérées par les rouages de la tour Panoptic. Jamais César n'eût rêvé plus habile censure qu'une prolifération de signes engloutis à la seconde même de leur apparition, dans une commune insignifiance programmée : c'est le triste constat fait par les palmes du Jaguëy, larmes chues de la chevelure des Pléiades. Chaque jour, une surface comparable à celle de Bruxelles. Déforestée. Pour produire cette asphyxie de l'esprit. Les dieux sont morts, tout est permis ! Babbelez, babbelez, Babel publie tous vos babils, pourvu qu'ils n'éclaircent pas d'un vrai jour le séisme entre racines et fruits de la tour Panoptic. Tout livre est bienvenu qui divertit, tue le temps, distrait d'un rapport social imposé comme immuable, donc ne pouvant être critiqué du point de vue du Jaguëy. Et nul n'en dit un mot car tous fonctionnent à quelque étage de la Tour qui n'a pas de meilleur artifice que de se rendre invisible, même quand elle s'effondre, la poussière de ses décombres s'infiltrant par tous les orifices d'un cerveau global plongé dans les ténèbres.

L'histoire ici contée pourrait ressortir à cette profusion de choses imprimées sous le déguisement du livre, puisqu'il s'agit à l'origine d'un banal fait-divers : tel homme fut tué sur les bords du canal de Bruxelles. Chaque défunt nourrit son arbre,

dit-on sur mon île des Caraïbes, et s'il faut un crime de sang pour que la vie recommence, comme il est coutume de l'entendre dans une île des Cyclades, notre conte de fées peut-être aura-t-il chance de prendre un tour universel : ce qui se donne à lire dans les yeux d'Eva de Cuba.

*Tout héros qui se respecte ne descend-il pas au fond d'un abîme pour affronter les monstres, afin de conquérir l'immortalité ? Bien sûr, il y est des dragons qui montent la garde et protègent un trésor. Mais quel tas d'or, immergé dans le canal de Bruxelles, était-il à défendre en cette nuit du 16 juin 2004 ? Mon hypothèse d'arbre est que la capitale d'Europe relie secrètement Toison d'Or de Colchide et Pommes d'Or du jardin des Hespérides, l'un et l'autre trésors veillés selon les mythes grecs par deux dragons de même origine. Mon autre hypothèse est que ces deux dragons n'en font qu'un : celui qui, pour jouer le rôle d'un figurant vaincu, n'en poursuit pas moins sa garde au sommet de l'Hôtel de ville de Bruxelles. Mais alors, à quoi joue l'archange qui le terrasse depuis des siècles de sa lance de feu ? Patience, ô lecteur installé dans ton fauteuil : ce sont les pièces d'un puzzle sphérique aux dimensions du globe qui se mettent en place sous tes yeux ! (Parlons plus bas, voulez-vous. **L'Anatolian Atlantic Athletical & Artistical Association** se veut un club très fermé, dont la raison d'être et les activités concernent des relations moins poétiques entre l'Asie mineure et l'autre rive de l'Atlantique. Mais l'**AAAAA** punit ceux qui se montrent trop curieux sur certaines affaires nouant mer Noire et golfe de Floride, Turquie et Amérique, Antalaya et Atlanta. Bien sûr, je ne vous ai rien dit...)*

Et d'abord... Faut-il aller au bout du monde pour s'enquérir de ses propres racines ? Parcourir d'immenses espaces afin de remonter aux origines de sa naissance, voire d'une civilisation ? De mon impartial point de vue, ce sont questions qu'autorisent les pages qui vont suivre.

Il ne me semble toutefois pas hors de propos de prévenir, je ne dirais pas les mensonges, mais au moins certaine part d'omission volontaire dont feront preuve ici plus d'un narrateur, qui oblitèrera quelque peu la véracité de ce récit à voix multiples. Déjà l'une d'entre elles ne vient-elle pas de prétendre s'immiscer sous mon écorce en usurpant le ton de mes phrases ? Deux autres, encore souterraines, égayeront ce voyage mental de leurs tonalités spectrales.

- Etranger, mon frère, nous voici loin de mon Anatolie.
- L'Atlantique ?
- Bien sûr, au-delà des colonnes d'Hercule.
- Je me disais que c'était peut-être le canal qui traverse Dublin.
- Mais non. Votre île est là et nous sommes ici, dans l'océan d'Atlas.
- Je sentais pourtant bien les odeurs d'un canal.
- Votre île est la dernière terre qui voie le jour s'éteindre.
- Et la vôtre, celle où naît le soleil.
- Nous venons vous et moi de terres mythiques.
- En ce temps-là l'aurore
- Faisait rayonner la lumière des bardes
- Et des aèdes
- Sur l'ère druidique !
- Reverrons-nous le jour ?
- Les dieux nous invitent encore à errer parmi les ombres de la nuit.
- Nous arrivons bien dans une ville ?
- Comme aucune autre, elle possède son entrée vers le royaume des enfers.
- Mais quel est le sens de cette formule au sommet de la plus haute tour ?
- Ne me dites pas que vous ignorez ce qui s'est passé le 26 juillet 1953 !

Je mentirais moi-même en affirmant détenir le don de surplomber ces voix, ou de les juger, par quelque sortilège magique. En vérité, si je vois et si j'entends à peu près tout, ce privilège se limite aux deux îles que je viens d'évoquer, séparées par une mer et un océan. Et déjà j'exagère beaucoup. Car ma sensibilité singulière ne dépasse guère le champ de perception de mes lianes et de mes racines, lesquelles captent en outre, il est vrai, certaines rumeurs nées dans des villes où s'ouvre le royaume des ombres.

Voici la nuit d'une telle cité. Des milliers de gens s'y enfouissent dans la viande les uns des autres et se digèrent autrement que durant le jour, quand ces mêmes chairs s'égouttent au plus offrant sur des étals dont ma sève recueille, à défaut de chant, la musique du sang. Je vous inviterai donc en un sanctuaire clos de la ville où, entre les sacrifices du jour et ceux de la nuit, s'offraient hier soir autour d'un cirque de lumière de tendres communions de chair.

Vers la partie Ouest du canal, la commune d'Anderlecht, célèbre pour son club de football. Sur tous les drapeaux flotte un lion stylisé, l'emblème rescapé de ce pays mais aussi celui d'une firme de distribution alimentaire engloutie par la banque Noé. C'est elle qui a racheté quelques fauves croupissant dans le zoo de Guantánamo, pour en faire les nouvelles attractions du

stade. Au milieu de la pelouse, une spacieuse cage ovale en contient une plus petite épousant les contours du rond central. A l'intérieur, les douze champions du jeu. Tout autour d'eux, plusieurs lions s'agitent à l'écho de leurs cris amplifiés par l'écran géant du marquoir. Dans les gradins, la foule des grands soirs mêle aux leurs ses rugissements rythmés par les jingles publicitaires annonçant le retour au direct. Illuminé par les spots, Loyola Loyal descend les marches de la tribune et fait son entrée sur le terrain, micro sans fil à la main, brandissant de l'autre la coupe du vainqueur, dans un smoking de flanelle blanche rappelant celui que portait son père cinquante ans plus tôt à Santiago :

— Pas de panique avec Panoptic ! Voici notre grand jeu

LES DOUZE DIEUX DE L'OLYMPE

Loyola Loyal ignorait encore de quels prodiges accoucherait une telle nuit, cependant que deux spectres poursuivaient leur souterraine errance vers l'enclos de lumière. Loyola Loyal ne savait pas davantage que l'archange de l'Hôtel de ville perdrait son sang qui se répandrait dans le dragon de bronze pour lui faire cracher son feu par la gueule de ses sept têtes. Mais Loyola Loyal aurait pu conjurer beaucoup de ces malédictions, s'il s'était avisé d'ouvrir un carnet noir dissimulé dans la poche de son smoking.

Ô lecteur ! Quitte donc, un instant d'éternité, le confort de ton fauteuil, pour laisser ton cul s'envoler loin des connexions de la haute technologie chimique et électronique, vers les zones de collisions magiques où t'entraînera ce livre, à mi-chemin entre la chevelure des Pléiades et le royaume des ombres...

Afin de multiplier les échos de cette collision, laisse un arbre insérer ici le signe distinctif de ses principaux héros, lesquels forment peut-être une indissociable unité, comparable à l'oiseau-serpent des origines. Outre ce Loyola qui se prend pour moi, quand il voyage depuis son bureau du septante-septième étage jusqu'au canal, deux hommes porteront le même nom mythique rappelant l'écartèlement de l'Occident et de l'Orient : Anatole Atlas : un vieux compagnon de jeunesse et le grand-père d'icelui, tous deux disparus. C'est donc ensemble qu'il faudra les envisager dans leur lien immémorial avec la figure d'Eva de Cuba.

Immense est la douleur d'un arbre qui se voit contraint de raconter lui-même la fable nécessaire aux hommes d'aujourd'hui.

Maiak

Au nom du *Mentir-Vrai*, c'est avec l'écharpe vert et blanc du Panathinaïkos que je me retrouve à Bruxelles ce samedi soir du printemps 1994. Mon but étant de réaliser le passage dans un autre roman dix ans plus tard, j'affirme qu'au-delà du millénaire il sera moins question de football, au stade d'Anderlecht, que de jeux du cirque où trouveront à se reconvertir les vieux lions sanguinaires du zoo de Guantánamo. Si l'aède est menteur comme tous les Crétois, ment-il encore quand il dit qu'il ment ? Ment-il quand il prétend qu'avant légende est signe qui traverse les âges en franchissant le mur de la lumière ?

Ce meurtre, l'aède l'aurait-il donc rêvé, puisque il s'est réveillé, comme après une longue nuit d'ivresse, au bord d'un lac dans la banlieue de Bruxelles ? Mais alors, pourquoi s'y est-il retrouvé dans un autre corps, avec une autre tête ? Ou plutôt, selon toute apparence, avec le visage et le corps qui étaient les siens lors de l'instant fatal, voici près d'un demi siècle à Hierapetra ?

L'aède ment-il quand il affirme en outre que toute parole, pour venir au jour, affronte les forces des ténèbres et qu'il a visité le foyer central au cœur des étoiles ?

Au moment où je l'aperçus parmi les fleurs en fleur, elle levait les mains au ciel dans un geste dépourvu de sens, et tout son corps exprimait une danse, de cette insolence affligée que seuls comprennent les nuages et les mouettes.

Je résolus d'abord de regarder la scène avec indifférence. Comme quand, de façon méthodique, on boit – moins pour étancher une soif que pour en susciter une autre, ignorée – je suivis les autres gestes de cette apparition.

Rengaine d'une idole des vitrines

Voyez-vous ce mort qui péroré encore, secouant sa blanche crinière ainsi qu'écume de la mer ?

Je lui suis apparue telle une étincelle d'autre monde, et qu'importent les illusions de chair dont à ses yeux pouvait s'enrober un fétiche taillé dans le bois du figuier. Notre espèce est à ce point experte en artifices qu'elle simule sans difficulté toute forme d'exhibition de viande femelle, même de l'érotisme le plus cradingue. Il vous faut de la fesse, des lèvres et du sein ? Nous avons cela dans nos stocks, à la disposition de n'importe quelle boutique. Sans cesse montent les enchères, quand bien même vont les soldes au marché du visible aussi bien que de l'invisible. Tous les dieux sont mis à l'encan pour trois fois rien, puisque les marques en sous-main sont rachetées par la firme Panoptic. De sorte que le pouvoir d'achat des corps comme des âmes a fortement baissé, mais que les profits ne diminuent pas pour qui possède le marché planétaire.

N'empêche qu'un homme en a tué un autre.

L'un parlera d'avant sa naissance, l'autre d'après sa mort.

Une femme – double – entrecroisera leurs destins depuis les Cyclades jusqu'aux Caraïbes.

S'ouvre ici le rideau sur un univers inconnu, qui du fond de l'abîme au sommet de la plus haute tour fera le théâtre d'une dialectique inédite, à l'heure où dans la réalité le haut et le bas de l'échelle sociale sont séparés par un vide intersidéral. Tel un stylite en haut de sa colonne, l'aède haranguera les nuages quand son tueur balbutiera des bulles de café au rhum dans le canal.

C'est une idole des vitrines qui vous le dit...

Ave Eva

*Un témoignage qu'évitera
Qui se méfie des bavardages d'une mouche*

Jouons au jeu de la vérité vraie. Derrière ces récits décousus. Dont on ne voudrait pas. Pour le plus minable roman. Se cache l'histoire. Véridique. D'Aurore Théokratidès. Dite Eva de Cuba. Depuis le célèbre film. Habanaguana. S'il fallait avouer. En toute sincérité. D'où l'auteur est parti. Pour construire son livre. (Pourquoi. Faire croire. Que tout ceci. Fut inventé ?) Il serait nécessaire. De remonter. Au plus fameux scandale. De 1953. Quand coulait à flots l'argent. Des studios de cinéma. Des casinos. Des cabarets. A La Havane. Où la voluptueuse Eve blonde. Courtisée. Par l'ami de son père. Le producteur Jésus Evangelista. Descend à l'hôtel Nacional. On se souvient. De sa peau sombre. Et lumineuse. De ses yeux comparés. A des émeraudes. Et de sa bouche. En croissant de lune. Jouant les tentatrices. Les aventurières. Les indociles. Avec une insolence féline. Pour les puissantes. Usines à rêves. De l'époque. Ange charnel. Et dangereux. Planant. Sur les affiches. Du monde libre. Divinité. Dont on disait. Qu'elle possédait. Une vie cachée. Inaccessible. A tout regard. Sinon le mien. Aux mille facettes. Qui voit la star. Surveillée. Nuit et jour. Par une armée. De caméras. Violer toutes les règles. Et fréquenter. Les bas-fonds. Pour initiés. Sniffer la coke. Sur les doigts d'Errol Flynn. Visiter. Les bordels. Où elle épie. Les putains. Derrière un miroir. Sans tain. Ou se vanter. D'un sang mêlé. Dans la piscine. Où elle nage nue. Sans gêne. Auprès d'un acteur. De second rang. Nommé Ronald Reagan. Qui travaille pour le studio. Du nabab Evangelista. Lequel est prêt à offrir. A Aurore. Un masque en or. Du trésor des Romanoff. Procuré par l'agent double. Sacha Bielinski. Transfuge d'Union soviétique. Et exige. De ses employés. Serment de loyauté. Pour les Etats-Unis. De même que la promesse écrite. Qu'ils n'aient jamais appartenu. A une organisation. Communiste. Les Rouges ne viennent-ils pas de faire exploser leur première bombe atomique ? Or le scandale éclate. Au bord de la piscine. Quand Reagan découvre. Que la belle Aurore. Au salaire. A cinq chiffres. Femme dite la plus incendiaire. D'Hollywood. Ange à la réputation. De serpent. Mais aussi. Manœuvrière. Dévergondée. Se repaît de lectures. Subversives. Comme cette revue. Clandestine. Envoyée de Paris. Dont le titre. A lui seul. Souffle comme un dragon :

Potlatch

*Aurore fut donc perçue. Telle une énigme. A vous ficher la frousse. Monstre aux yeux d'émeraude. Panthère ou tigresse. Une déesse de l'amour. Capable de s'intéresser. Aux inepties de l'avant-garde. Comptant parmi ses relations. Max Ernst ou Man Ray. Mais pire encore. Ces jeunes gens. D'une certaine. Internationale lettriste. Dont le numéro 0. De la publication. Sollicita bientôt les attentions. De l'Attorney General. Par sa virulence. Révolutionnaire. Son intention stratégique. Etant de créer. Certaines liaisons. Mondiales. Afin de ruiner. Toutes les valeurs. De la société. Occidentale. Sans pour autant. Se revendiquer. Du communisme. Grâce à quoi. La Vénus aux yeux verts. Ne fut pas inquiétée. Même si mythe. Magie. Beauté. Obsession sexuelle. Décadence. Réflexion sur l'art. Et la politique. Serviraient de thèmes. Au film Habanaguana. Dont le héros. Serait condamné. A errer. Par le monde. Sans fin. De la mort à la vie. Pour l'amour. D'une légendaire. Femme originelle. Selon le scénario. Tiré du livre. Adieu Satan. D'un poète grec inconnu. Son histoire exigeait. Les plages d'une île grecque. Aux sites archaïques. Mais nous sommes encore. A La Havane. Où se tissent des plans. Sur le terrain de jeux. Du dictateur cubain. Fulgencio Batista. Dont l'avion s'est posé. Juste avant celui d'Aurore. Et la foule des journalistes gronde. A l'aéroport. Masse vociférante. Sous l'explosion des flashes. Car un magazine à ragots. Confidential. A révélé sa liaison. Avec un artiste cubain. Roi du mambo. Mais « de couleur ». Malgré la surveillance. De Jésus Evangelista. Les photos sont formelles. Pied nu d'Eva. Sur l'accoudoir. Près de la jambe. Du mulâtre. Tenant en main. La revue. **Potlatch**. Ils s'enlacent. Qu'est-ce qui fait courir Eva vers cet Abel de Loyola ? Titre la feuille. Obligeant Aurore Théokratidès. Pour laisser passer le scandale. A prendre l'air. Avec son père. Vers leurs îles natales. Où l'aède grec. Anatole Atlas. Ne sait guère. Ce qui l'attend. Tout en n'ignorant pas. Que les Cyclades voguent. Jusqu'aux Caraïbes...*

Toute œuvre littéraire est vaine

*Si naissance et mort
Ne nous y livrent pas
Une part de leurs mystères
Ce n'est pas encore la boîte noire de mon crâne
Que j'ouvre ici
Mais son seuil son antichambre son vestibule
L'extase fulgurante
A peine moins brève qu'un coup d'éclair
En laquelle mon père et ma mère
S'unirent il y a plus de cinquante ans
Pour me concevoir
Cette foudre liant le ciel et l'enfer
Où naissance et mort se rencontrent
Il me semble y entrer
Sous les yeux d'une mouche
Il me semble pénétrer
Dans ces limbes
D'avant toutes les histoires
Découvertes par l'aède
Au fond du canal
Et qui sait peut-être aussi
Dans l'œil même du cyclone
Epruvé par Anatole
Après la fin de cette histoire...*



Dans l'œil du cyclone où je voyage après la fin de cette histoire,

il me faut rejoindre le cortège de ceux qui sont morts sans avoir accompli leur travail sur cette Terre. Bien sûr, on puise alors une sève aux racines de l'arbre tropical. Celui-ci n'offre guère de sinécure en me signalant ensemble, dans ces limbes où je navigue, le nom de mon grand-père et celui de ton père Abel de Loyola. C'est pour eux qu'on se trouve il y a cinquante ans sur le quai d'une capitale des Grandes Antilles dont tu n'as pas oublié les odeurs, et j'ai envie de te dire aidons-nous au-delà des lois de ce monde. J'ai vu ta mère Eva quand elle avait vingt ans à Baracoa puis à Santiago de Cuba ; Eva, quand elle s'appelait encore Aurore et qu'elle débarqua du yacht ancré dans le port de Habana Vieja. Tu vois, c'est encore une liane de l'arbre qui passe, l'arbre dont les feuillages brillent d'une intense lumière matinale devant la taverne vers laquelle se dirige un jeune mulâtre à peau claire, vêtu d'un pantalon de toile et d'une guabayera, qui s'est déjà fait un nom pour ses audaces parmi les cercles de l'avant-garde parisienne. C'est ton père, ce grand Cubain aux yeux profonds marchant d'un pas allègre sous le soleil impitoyable et cueillant au vol une feuille du Jagüey au moment où la belle pose pied sur le sol de son île. A-t-elle vu le clin d'œil qu'il vient de lui décocher ? Les bras écartés, comme en équilibre sur un fil, elle détourne le regard et fixe un rien trop tard la passerelle au pied de laquelle sa chute se transforme en bond soudain capté par tous les sens du jeune créole. Il a vu que les jambes d'Aurore n'étaient pas seulement belles, qu'elles avaient une personnalité à elles en dansant sur cette planche de bois qui la faisait rebondir comme un trampoline, son corps entier venant de s'envoler dans un mouvement où la grâce de l'élan vers le ciel était sublimée par la pesanteur des fesses et des seins tremblant d'un appel vers l'entre-mer-et-terre. Il faut dire qu'elle tenait un livre, qu'elle faisait passer d'une main à l'autre au-dessus de sa tête. Mon grand-père est l'auteur du livre, il doit se reposer dans leur cabine, mais imitant le geste d'Aurore Abel s'avance vers elle en jouant au funambule sur une corde invisible. Elle s'arrête net. Il poursuit son jeu, comme un enfant s'obstine à observer des règles connues de lui seul, jusqu'à lui heurter la poitrine. Elle reste immobile sur le quai, stupéfaite. Ce jeune inconnu de couleur, sans un mot d'excuse, poitrine contre poitrine, défie l'héritière des parfums Noé ! Ton père lui prend les mains, l'invite à improviser un pas de danse et, sans lui laisser le temps de réagir, il la serre très fort contre son corps, posant la tête sur son épaule, avalant sa

crinière d'or. Elle veut s'écarter, le voici qui renforce sa prise et effleure son cou de ses lèvres. Elle réussit à se dégager de l'étreinte et son bras reste un instant suspendu, mais la main d'où la gifle devait partir se retrouve dans celle d'Abel, qui fait une pirouette et s'incline avec cérémonie pour y déposer le plus délicat des baisers.

— Je parie que vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici.

Même affranchi du joug temporel et spatial dans les limbes où me vient cette scène, peut-être en raison même d'un tel affranchissement, je ne peux savoir lequel des deux prononça cette phrase, les lianes du Jaguëy s'entortillant à plaisir devant la taverne vers où se dirige le jeune couple comme s'ils étaient les plus vieux amants du monde, l'homme demandant si elle veut boire quelque chose, la femme proposant de partager le fruit de l'arbre de vie, l'un et l'autre parlant de goûter aux plaisirs des dieux – pour sauver la vie au cœur du désert – elle qui se précipite sur une grenade à l'étal d'un marchand des rues :

— Avez-vous déjà payé le tribut du sang ?

Cette fois je suis certain qu'Aurore a prononcé la phrase, découvrant la béance d'une bouche empourprée par la pulpe du fruit qui venait de lui éclabousser le visage. « De toute manière, c'est toujours le sang des autres qu'on boit, nous autres les riches », ajoute-t-elle en appuyant d'une grimace qui l'embellit encore l'ironie des derniers mots, avant de lui tendre la grenade.

Cuba est le seul pays au monde où l'on cultive la conscience depuis cinquante ans, ce qui n'était pas le cas en 1953. C'est du moins l'opinion de mon grand-père, ce vieux communiste qu'Aurore – bientôt Eva – emportait dans ses bagages depuis une île des Cyclades. Et dont tu crois toujours qu'il a tué ton père. Son livre Adieu Satan, qu'elle tenait en mains, passerait dans celles d'Abel de Loyola dès qu'ils s'installeraient à une table de ce café où les beuveries se soldaient souvent par des bagarres et des coups de couteau. Aurore aurait le chic de retrouver bientôt son rôle de jeune femme timide et sophistiquée. Ce ne serait pas elle, mais Eva, qui proposerait d'adapter le livre d'un poète grec au cinéma pour le compte de Jésus Evangelista, complice et rival de son père Aristos Théokratidès. Oui, ce bouquin de kiosque bon marché posé sur la table, signé par un certain Jérémie Lazarévitch.

Tu vois, tout s'embrouille déjà, malgré mon désir de t'éclairer depuis ces limbes où me réveille l'âme de ceux qui sont morts sans avoir accompli

leur travail sur cette Terre.



On dirait que le jour et la nuit brûlent ensemble à se nourrir d'Habanaguana comme si l'Indienne blonde à peau noire était morte sous les décombres auxquels je me confonds cendre grise de la tête aux pieds moi la fée de jadis auréolée d'une crinière d'or je creuse une caverne dans la chair des ordures je m'enfonce au milieu des carcasses de livres mon premier abri en dur depuis des lunes oui mon île au trésor et j'y plante un décor de terre promise car je ne peux pas vivre sans la vision d'un autre monde possible Sphinge à la croisée des chemins posant l'énigme des métamorphoses un passage invisible unit le canal de Bruxelles aux étangs de Tervuren avant le grand désastre ce taureau de bronze mugissait à l'entrée du marché des Abattoirs voici l'aigle frappant une bannière étoilée que je porte en guise de défroque près de ce lion venu du zoo de Guantánamo pour amuser les stades c'est lui qui a trouvé l'archange enfoui sous les ordures envolé de l'Hôtel de ville voici plus de dix ans par-dessus la statue de saint Michel tous ces détritres ressemblent aux écailles d'une carapace de dragon pas de meilleur décor pour mon spectacle destiné aux chiens et à leurs puces aux mouches et aux rats de la race maudite qui m'écoutent à travers une fumée jaune toujours l'antique jus de la grenade s'écoule de mes lèvres en feu comme cette géhenne où se consomment les cadavres embarqués au petit jour toutes les chefferies politiques avaient interdit les pauvres dans la capitale d'Europe même si leur épandage ne se fit pas au petit bonheur des transports sociaux d'un nouveau genre les évacuèrent à la sauvette entre tournée scolaire et pique-nique du troisième âge émigrés du dedans réfugiés de nulle part mêlés aux étrangers qui envahissaient un peu trop les pays riches épouvantails habillés de loques effrayant les oiseaux de la décharge combien d'enfants perdus dans la cité du monde Habanaguana ton ventre a pondus toujours cet amour qui me monte à la gorge du fond du fleuve des morts où il a plongé tourbillon d'eau d'air de terre de feu disant l'apocalypse à venir dans un livre où reviennent à la surface les traits du tueur angélique...